

LE GRAND RETOUR

ÉLODIE COTIN & RAPHAËL DUBOIS

2018

LE GRAND RETOUR

À l'extérieur du camping.

ALEXIS. – Cet endroit, cet endroit était le nôtre !

ALICE. – À nous !

ALEXIS. – Un havre de paix, un terrain de jeu à notre disposition !

ALICE. – Notre terrain de guerre !

ALEXIS. – Et depuis l'installation de leur camping, tout va de travers !

ALICE. – Ils ont pris toute la place !

ALEXIS. – Des monceaux et des monceaux de canettes et autres détritrus !

ALICE. – Lâchement jetés par-dessus la clôture et qui arrivent dans nos jardins !

ALEXIS. – Allons-nous tolérer ça ?

TOUS. – Non !

ALICE. – Allons-nous rester les bras croisés ?

TOUS. – Non !

ALEXIS. – Mes amis, Brancousanaisiens, Brancousanaisiennes, aux armes, aux armes ! Ceci, mes amis, ceci est la première action d'une longue liste d'actions de résistance ! Nous avons ramassé les canettes que ces envahisseurs ont jetées dans notre village et nos jardins ! Nous allons leur renvoyer manu militari ! Par-dessus le grillage du camping ! Dans leur belle piscine et leur jolie piste de mini-golf !

ALICE. – À mort les campeurs !

THIBAUT, *montant sur scène*. – Je voudrais témoigner ! Voici plus d'un an que le camping est ouvert. L'hiver, bien sûr, ça ne dérange personne, encore que ce soit pénible de voir toutes ces installations inutiles. Mais l'été, mes amis, l'été ! Quand ils nous narguent avec leur piscine ! Et nous, on n'y a pas le droit ! Piscine qui, rappelons-le, a été creusée chez nous et remplie avec notre eau ! Tout ça pour que des pimbêches parisiennes viennent s'y prélasser alors que nous n'avons pas le droit arroser nos pelouses pour économiser l'eau ! Moi aussi, j'ai un maillot de bain ! Moi aussi, je veux me baigner !

TOUS. – C'est nul ! Une honte !

Etc.

THIBAUT. – Je suis d'accord avec les jumeaux ! Ne nous laissons pas faire ! Vive la révolution !

TOUS. – Vive la révolution !

FANÉLIE. – je veux témoigner ! Laissez-moi parler ! (*On la laisse monter sur scène.*) Tout ça, c'est bien beau, mais il faut agir ! Ça ne sert à rien de se plaindre si on n'a pas un plan ! Hein, Thomas ?

THOMAS. – Quel genre de plan ? Géologique, tactique, tridimensionnel ?

FANÉLIE. – Oh, arrête de faire ton gros QI ! Un plan. Un plan, quoi ! Un truc genre le camping il ne repousse pas !

THOMAS. – Le camping, il ne repousse pas ?

FANÉLIE. – Ouais, genre Attila ! On fait Attila au camping !

THOMAS. – Attila du camping ? Tu parles d'un plan d'action. En plusieurs étapes ?

FANÉLIE. – Oui.

THOMAS. – Avec diverses actions visant toutes à interrompre la bonne marche dudit camping ?

FANÉLIE. – C'est ça !

THOMAS. – J'en suis !

TOUS. – Ouais ! Rasons le camping de la surface de la Terre ! Oui ! Super !

Etc.

MATTEO. – Attends ! Attends ! Raser le camping ? Mais ça ne va pas non ? Pour qui tu te prends ? Et elle va dire quoi, ta mère ? Hein ?

LINA. – Tu crois qu'il a demandé à sa mère, Attila ?

MATTEO. – Je ne sais pas s'il a demandé à sa mère, Attila, mais il aurait dû avant d'envahir tout... Tout ça, quoi...

LINA. – Tout ça quoi ?

MATTEO. – Mais le camping, quoi !

LINA. – Attila, il a envahi un camping ?

MATTEO. – Ah, tu m'énerves ! Tu vois très bien ce que je veux dire ! On ne va pas se mêler de ce qui ne nous regarde pas et si on fait des bêtises, je serais obligé de le dire à maman. Et puis tu seras punie et vous aussi !

LINA. – Tu ne vas pas nous cafter, hein ?

MATTEO. – C'est pour votre bien.

ALEXIS. – Tu es une vraie balance !

ALICE. – Tuez-le !

Matteo s'en va en courant suivi par les autres.

THAÏS. – Mais ils vont où ?

CHARLOTTE. – Voilà, on avançait bien et puis plus rien...

LUCIE. – Tu parles d'un plan en plusieurs étapes...

THAÏS. – Ouais, ça ne nous dit pas quoi faire, tout ça !

CHARLOTTE. – La révolution, moi je veux bien.

LUCIE. – Moi aussi, mais je n'ai pas tout compris...

THAÏS. – Ben, moi non plus...

CHARLOTTE. – Le problème, c'est Attila.

LUCIE. – Mais c'est qui qu'il faut renverser ?

PAULINE. – La crème.

THAÏS. – Qu'est-ce qu'elle dit ?

CHARLOTTE. – Elle dit : « La crème. »

LUCIE. – Il faut renverser la crème ?

PAULINE. – Oui.

THAÏS. – Pourquoi faire ?

CHARLOTTE. – Ben oui, pourquoi tu veux faire ça ?

LUCIE. – Pourquoi tu veux faire ça ?

PAULINE. – Parce que c'est bon !

THAÏS. – Ce n'est pas faux.

CHARLOTTE. – J'ai faim.

LUCIE. – On va goûter.

PAULINE. – Oui !

2

Marie-Angéline arrive avec une perche à selfie et son téléphone.

MARIE-ANGÉLINE. – Bonjour à tous mes followers ! C'est Marie-Angéline ! Eh bien, voilà, j'ai quitté Paris, sa vie polluée et stressante pour m'installer dans le charmant village de Brancousanay ! Son charme, ses pittoresques autochtones, ce havre de paix au milieu de la nature m'inspirent et c'est pourquoi j'ai décidé de lancer ma startup ! Eh oui, la Savothèque est née depuis quelques jours et vous propose une gamme de savon végans, bios et naturels ! Tous les savons sont conçus et fabriqués à base de plantes locales, ramassées ou cueillies au gré de mes promenades... Tilleul, laurier, menthe sauvage, bourrache ou cucurbitacées... Un florilège de senteurs et de douceurs qui upgadera votre corps ! Vous pouvez retrouver la Savothèque sur

Facebook, Twiter, hashtag la-savothèque, Snapchat, Whatsapp, Messenger, Instagram, ma chaîne YouTube, sur Dailymotion, Linkdin, Pinterest, Tumblr, Google Plus, Viadéo, Flickr, Prisma, Viméo, Périoscope, Flipboard.

3

Liliane, Joël et Agnès sont à une table. Agnès lit un journal et les deux autres semblent dépités. JP arrive.

JP. – Eh bien, qu'est-ce qui vous arrive ? Vous en faites une tête. Il fait beau ! Les oiseaux chantent ! (*En chantant.*) La vie est belle !

LILIANE. – Oh ! Hé ! Calme-toi ! On a le droit de faire la gueule même en plein soleil. Toi, tu t'en fiches, depuis que tu as vendu ton terrain à la mairie pour y installer ce maudit camping, il fait beau dans ta tête tous les jours !

JP. – Ce n'est pas faux ! Mais bon, tout le monde en profite, non ? Les commerces, les artisans, etc. J'ai sacrifié mon terrain pour le bien de la communauté !

JOËL. – Bravo, camarade Jean Paulovitch ! Mais ça ne profite pas à tous ! Ton terrain, c'était le coin idéal pour la chasse à la bécasse. C'était le royaume de la bécasse. On venait de cinquante kilomètres à la ronde pour y chasser la bécasse. On abattait de la bécasse à la chaîne. Ma société de chasse était au sommet. Maintenant, on n'est plus que deux. Sans compter l'écolo dingo qui nous harcèle.

LILIANE. – Tu as fait une bonne affaire, toi ! Tu t'en es mis plein les poches. Quand je t'ai connu, tu n'avais pas cet état d'esprit. Tu

me parlais de Che Guevarra, de liberté, d'un monde meilleur. Tu étais plus romantique.

JP. – Mais on avait dix ans ! Et puis j'inventais n'importe quoi pour te plaire et avoir un bisou. Tu te souviens derrière la grange du René ?

JOËL. – Ah ben, j'en apprend de belles !

LILIANE. – Oh, ça va, y a prescription ! En tout cas, quand j'étais maire, j'avais refusé que ce camping s'installe. J'avais des convictions, moi ! Pas comme l'autre chirurgien qui m'a battue. Ah, il a su en faire des belles promesses pour être élu. Lui et sa grue hystérique, avec sa horde de bobos venus pour retrouver les valeurs de la campagne et de la vie simple.

JOËL. – Ah, il l'aimait bien au début, ma terrine de bécasse !

JP. – Ah, tu l'as mauvaise d'avoir été battue dès le premier tour. Maire et institutrice du village, tu avais tout le pouvoir, hein ? Mais tu l'as pas vu venir, le chirurgien. Il t'a anesthésiée et hop !

LILIANE. – Ho hé ! Attention, parce que j'ai des dossiers sur toi et tes magouilles avec lui !

JOËL. – Vas-y, balance tout !

JP. – Fais gaffe, Liliane, je pourrais aussi ressortir des vieux dossiers, hein ?

AGNÈS. – Ce n'est pas possible !

JP. – Oh si !

AGNÈS. – Mais non, mais vous avez vu dans le journal ! Vous avez vu qui vient pour fêter les un an du camping ?

JP. – Le président de la République ?

JOËL. – Peu importe qui c'est, je vais le recevoir, moi !

AGNÈS. – Vous êtes terribles, hein ? Mais non, Jean-Claude Durand ! Le chanteur !

LILIANE. – Ce ringard ? Il ne pouvait pas inviter Nana Mouskouri ? Ça, c'est une chanteuse.

AGNÈS. – Oh, j'étais folle de lui ! Je connaissais ses chorégraphies par cœur.

Agnès se met à chanter et danser. Elle invite Joël à danser. Il hésite.

JP. – Vas-y ! La bécasse, ça te connaît ! (*Invitant Liliane, qui râle, à danser.*) Allez, comme au bon vieux temps.

Liliane et Joël sortent en râlant ; JP et Agnès en dansant.

4

MONIQUE, *une pipe à la bouche, toussant.* – C'est fort, Mado ! C'est quoi, ce truc ?

MADO. – C'est de la bourrache. Production personnelle.

MONIQUE. – Eh bien, la bourrache, ça arrache !

MADO. – Si tu veux, j'ai d'autres produits. Je me suis diversifiée depuis l'ouverture du camping. Ma clientèle a augmenté. Il a fallu que je m'adapte. (*Sortant des sachets différents.*) Tiens, ça, c'est du cucurbitacée. C'est bon pour l'estomac. Et ça, c'est du chanvre... Ça soigne la tête. C'est mon produit phare. Les jeunes en raffolent.

MONIQUE. – Je vais t'en prendre un peu. Je dois parler aux esprits...

Monique donne un billet de vingt euros à Mado.

MADO. – Ah ben là, ils vont te causer, c'est certain !

MONIQUE. – Ne te moque pas, Mado ! Tu sais qu'ici c'est un lieu énergico-magnétique chargé d'esprits ! Et le rocher au milieu du camping en est le centre.

MADO. – Ah bon ?

MONIQUE. – Tu n'as jamais ressenti les ondes sensorielles qui se dégagent de ce rocher ? Moi, ça me chamboule les chakras.

MADO. – Oh moi, j'ai les chakras bouchés depuis longtemps.

MONIQUE. – Avant, tous les matins au lever du soleil, j'allais méditer et me charger d'énergie mystique sur ce rocher. Je faisais corps avec lui, je communiquais avec l'au-delà. Ohm !

MADO. – Dis donc, vas-y mollo avec la bourache.

MONIQUE. – Le problème c'est que maintenant le rocher est au milieu du camping. Mes chakras souffrent.

MADO. – T'as les chakras frustrés.

MONIQUE, *se levant*. – Je dois mener croisade ! Reconquérir le rocher ! Regagner la terre des esprits !! Ohm.

Monique sort.

MADO, *regardant ses sachets*. – Va falloir que je revois mes dosages ! La bourache en particulier. Hé hé ! La bourache, ça arrache !

Mado sort.

Fred fouille en râlant dans son chariot à outils, une pipe est posée sur le chariot.

FRED. – Mais ce n'est pas vrai! Je ne retrouve jamais cet extracteur de rotule! C'est gros comme un bras pourtant...

Serge arrive.

SERGE. – Alors Fred, concernant tes... Hum, ça sent bon ici! C'est ton parfum?

FRED. – Hein? Ah non, c'est ça, c'est du... Du... Du cucurbitacée, voilà! C'est ma grand-mère qui m'a donné ça, c'est bon pour l'estomac.

SERGE. – Ah bon? Ah ben, je lui en prendrais aussi, j'ai des problèmes d'estomac. Tu sais, ça me fait des remontés gastr...

FRED. – Bon. Tu voulais me dire?

SERGE. – Oui. Donc, j'ai vérifié tes comptes. Dis donc, tu as bien augmenté tes bénéfices, hein?

FRED. – Ah ben, depuis qu'il y a le camping, je n'arrête pas. Les gens partent en vacances sans vérifier les niveaux. Résultat, je fais des joints de culasse à la chaîne, de la plaquette de frein à gogo! Et je ne te parle pas des pneus crevés.

SERGE. – Par contre, il y a quand même des écarts de prix bizarre entre certains clients pour des réparations identiques...

FRED. – Disons que je pratique la préférence régionale. Je soigne ma fidèle clientèle.

SERGE. – Ben oui, mais Fred, ce n'est pas très légal tout ça...

Martine arrive en courant, essoufflée.

MARTINE. – Ouh !

FRED. – Ça va, Martine ?

MARTINE. – Je viens de faire deux kilomètres au sprint ! J'ai une patate ! Wouh ! Bon, je viens voir si ma voiture est prête.

FRED. – Ouh la, non ! Tu sais, je croule sous le boulot. Tu ne l'auras pas avant une semaine, minimum.

SERGE. – Ah ben, quand même, Fred, tu pourrais faire un effort pour Martine...

MARTINE. – Mais non, mais pas du tout, prends ton temps, au contraire ! J'ai encore douze kilos à perdre et ce n'est pas assise au volant de ma voiture que je vais y arriver.

SERGE. – Douze kilos ? Va falloir te couper une jambe !

MARTINE. – Oh ben non, sinon je ne pourrais plus courir ! À la rigueur un bras, mais ça ne va pas plaire à mon Ricky...

FRED. – Ricky ? Le prof de sport du camping ?

MARTINE. – Oui ! Ça fait six mois qu'on est ensemble. On s'est rencontré sur Tinder.

SERGE. – Mais il habite la même rue que toi depuis dix ans...

MARTINE. – Je sais, mais c'est plus fun de se rencontrer comme ça. Depuis que je suis avec lui, j'ai perdu dix-sept kilos.

FRED. – Ah quand même ! Bon, on fait comme ça, alors.

MARTINE. – Pas de soucis ! Oh, au fait, vous ne connaissez pas la nouvelle ? Jean-Claude Durand, vous vous souvenez ?

FRED. – Non, c'est qui ?

SERGE. – Mais si, le chanteur ringard!

Serge fredonne la chanson de J.-C. D.

FRED. – Connais pas.

MARTINE. – Mais si! Eh bien, il va venir chanter pour les un an du camping! Oh, je l'adore!

SERGE, *s'énervant*. – Oh ben super! Ah ben, ils auraient pu me demander!

FRED. – Te demander quoi?

SERGE, *géné*. – De chanter. Moi aussi, je sais chanter!

MARTINE. – Ah bon? Oh, c'est génial! Vas-y, montre-nous.

Serge hésite.

FRED. – Vas-y! Tu en as trop dit.

SERGE. – Bon, c'est deux ou trois imitations, hein?

MARTINE. – Allez!

SERGE, *prenant une fausse cigarette*. – « J'avoue, j'en ai bavé, pas vous, mon amour? Mais c'est vous qui l'avez voulu, mon amour. Ne vous déplaît, en dansant la Javanaise... »

MARTINE. – Oh, c'est super!

FRED. – Ouais, enfin, ce n'est pas très festif...

SERGE. – Je fais aussi du Jeanne Mas. « En rouge et noir, j'exilerai ma peur, j'irai plus haut que ces montagnes de douleurs! En rouge et noir! »

Fred et Martine restent perplexes.

FRED. – Bon, moi, j'ai du boulot...

MARTINE. – Heu, je dois y aller aussi, hein ? Douze kilos encore.

Martine part en courant. Serge reste seul. Il repart en chantant En rouge et noir.

SERGE. – Non, mais il faut voir avec le costume.

6

Ricky s'adressant au public comme s'il donnait un cours d'aquagym.

RICKY. – Allez on lève les bras et on fait des ploufs dans l'eau ! Allez plus haut ! Plus haut madame Mouchu ! Voilà ! Et maintenant on lève les genoux ! Ge-noux ! Ge-noux !

Anne-Marie arrive au bord de la scène.

ANNE-MARIE. – Excusez-moi, Ricky, je peux vous parler quelques secondes ?

RICKY. – Bien sûr, madame la directrice... (*S'adressant aux campeurs dans l'eau.*) Allez, vous me faites une série de deux cents...

Ricky tente de remonter sur la scène/bord de la piscine, mais s'y prend à plusieurs fois.

RICKY. – Qu'est-ce que je peux faire pour vous, madame Dujardin ?

ANNE-MARIE. – Bon, vous n'êtes pas sans savoir que madame De La Valette, notre grande investisseuse dans ce camping, sera là pour la fête des un an...

RICKY. – Oui, ne vous en faites pas, je mettrai mon plus beau jogging... (*S'adressant aux campeurs.*) Plus haut ! Plus haut ! Madame Mouchu, je vous ai à l'œil !

ANNE-MARIE. – Oui... En fait j'aimerais qu'à son arrivée il y ait... Comment dire ? Les personnes les plus... Comment dire ? Les plus agréables à regarder... Si vous voyez ce que je veux dire... Comme dans les émissions de variétés...

RICKY. – Ah ben, ce n'est pas gagné ! Ici, c'est beaucoup du campeur en surpoids.

ANNE-MARIE, *regardant les campeurs.* – Ce n'est pas faux... Et elle, là ?

RICKY. – Elle ? Attendez qu'elle sorte de l'eau, vous verrez... Non elle, ça passe !

ANNE-MARIE. – Elle fait vulgaire, non ?

RICKY. – Ah non, elle ne fait pas, elle l'est !

ANNE-MARIE. – Et les deux garçons au fond ? Ils ont l'air...

RICKY. – C'est des Hollandais ! Ils ne sont pas mal.

ANNE-MARIE. – Très bien... En plus, j'adore l'édam... Le fromage... L'édam... bon, mais ça ne va pas faire beaucoup...

RICKY. – Ben sinon, il y a ma femme, Martine... Elle présente bien, non ?

ANNE-MARIE. – Oui, mais...

RICKY. – Ah, je vous assure, elle suit un programme spécial de ma composition ! Elle est au taquet !

ANNE-MARIE. – C'est-à-dire qu'elle est... Elle est... Peut-être trop distinguée...

RICKY. – Ah, mais je n'arrête pas de lui dire ! « Tais-toi ! Quand tu ouvres la bouche, ça efface ton physique ! »

ANNE-MARIE. – Oui, voilà... J'ai peur de son intelligence...

RICKY. – Vous savez, je lui dirai. Promis, elle la bouclera !

ANNE-MARIE. – Je vous fais confiance là dessus. Bon, je compte sur vous pour me faire un petit patchwork, hein ? Allez, je vous laisse...

Anne-Marie sort.

RICKY. – Où est-ce que ça se trouve, ça, un patchwork ? Allez, on reprend ! Madame Mouchu, on s'active ! Et un et deux et trois !

7

Emmanuelle entre sur scène et regarde autour d'elle.

EMMANUELLE. – Ah, la vache ! J'en ai vu des patelins de ploucs, mais des comme ça, rarement ! Même le GPS, il ne voulait pas m'amener ici. « Faites demi-tour ! Faites demi-tour ! » qu'il hurlait ! Pour une fois, j'aurais dû écouter un mec ! Bon, qu'est-ce qu'elles font, les ballerines ? Ça fait vingt minutes que je poirote au milieu du bled et les indigènes me reluquent d'un drôle d'œil. (*Linda arrive.*) Ah bien, Linda, ce n'est pas trop tôt ! Bon, Coco, elle est où, l'autre dinde ?

LINDA. – C'est la cata ! Cindy s'est péti le pied ! Elle a un plâtre jusque là.

EMMANUELLE. – C'est une blague ?

LINDA. – Ben non, elle a glissé en sortant de son jacuzzi. Elle est restée bloquée toute seule pendant deux jours... Quand les pompiers sont arrivés, elle mangeait du savon tellement elle avait faim.

EMMANUELLE. – Mais ce n'est pas vrai ! Et on fait comment, alors, Coco ?

LINDA. – Ben, je danserai toute seule, voilà.

EMMANUELLE. – Ah non ! Ça non ! Jean-Claude Durand a toujours eu, au minimum, deux jeanclaudettes derrière lui ! Ah, la belle époque où il y en avait quatre... Je les avais à l'œil, les trois autres. J'étais sa favorite, la meneuse ! Les chorégraphies, c'était moi ! C'est pour ça qu'il m'a épousée. Il avait compris qui menait la baraque...

LINDA. – Ben, vous pouvez peut-être...

EMMANUELLE. – Non, mais ça ne va pas, Coco ? Je suis son impresario, maintenant, pas une greluche qui remue son popotin. De toute façon, depuis notre divorce, je sens bien qu'il m'en veut. Il n'a pas apprécié que je le quitte pour Véronique... Il l'a en travers.

LINDA. – Alors, on fait comment ?

EMMANUELLE. – Attends, Coco, laisse-moi réfléchir deux minutes... Ça y est, je sais !

LINDA. – Vous êtes drôlement rapide.

Emmanuelle : Écoute, Ccoco, c'est notre plus gros contrat depuis deux ans. Ils ont acheté cash, le ringard. Alors, on va leur en donner pour leur blé.

LINDA. – Je sens que vous avez une idée fumeuse !

EMMANUELLE. – Tu sens bien, Ccoco, tu sens bien. (*En sortant toutes deux.*) Dis donc, tu as maigri, toi, non ?

LINDA. – Un peu. Ça se voit ?

EMMANUELLE, *reluquant les fesses de Linda.* – Ouais, ouais... Allez, avance, Coco, on a rencart avec l'adjointe à la culture. On va lui mettre des étoiles dans les yeux, à la rombière.

8

Bob en tenue de vigile est debout au milieu de la scène. Il vérifie les éléments de sa tenue. Il vérifie sa bombe lacrymo, s'en met dans la figure, puis sous les bras. Il vérifie son talkie-walkie plusieurs fois, comme s'il dégainait un pistolet.

BOB. – Allo alpha tango charlie, ici Bob, sécurité du camping. Je suis en place, rien à signaler.

Il entend un bruit, prend un air méfiant va vérifier à jardin... Pendant ce temps Jean-Eude apparaît à cour, imitant la grenouille.

JEAN-EUDE. – Còa ! Còa ! Còa !

Bob se retourne surpris et fonce sur Jean-Eude.

BOB. – Hop-là, monsieur !

JEAN-EUDE. – Attention ! Elle est là !

BOB, *regardant autour de lui*. – Qui ? Qui ? Qui ?

JEAN-EUDE. – Là, à votre pied, un chef-d'œuvre de la nature ! La quintessence batracienne ! *Hypsiboas punctatus* !

BOB. – Restez poli, monsieur !

JEAN-EUDE. – Une grenouille fluorescente à pois rouges. *Hypsiboas punctatus*, d'une rareté extrême !

BOB. – Ah ouais, c'est une rainette, quoi !

JEAN-EUDE. – On ne la trouve qu'ici en France ! C'est une espèce protégée !

BOB. – Ben oui, mais là elle se dirige vers le camping sans autorisation préalable !

JEAN-EUDE. – Ah, mais vous savez, elle vivait là avant le camping.

BOB. – Certes, mais sans autorisation préalable dûment délivrée par un membre du personnel du susnommé camping, elle ne peut pas rentrer. Et vous non plus.

JEAN-EUDE. – Mais enfin...

BOB. – Bon, toi et ta rainette fluo, si vous n'avez pas de badge, vous n'entrez pas ! Tu comprends ça ?

Jean-Eude s'éloigne puis revient vers Bob. Ils se font face.

JEAN-EUDE. – Tu aimes les animaux, toi... Je le sais... Je le sens...

BOB. – Ce n'est pas le problème, monsieur...

JEAN-EUDE, *le coupant*. – Tu aimes les animaux et la nature... Je le vois dans ton âme...

BOB. – Ben oui, j'ai un berger allemand...

JEAN-EUDE. – Ah ?

BOB. – Il s'appelle Sarko...

JEAN-EUDE. – Original.

BOB, *se confiant*. – Vous savez, il me parle ! Je le sais, quand il me regarde, je comprends tout ! C'est comme un gosse pour moi... Vu que je n'en ai pas... Et puis fidèle, lui... Pas comme...

JEAN-EUDE. – Je le savais... Alors, laisse-la rentrer... Moi, je m'en fous, mais elle, laisse-la rentrer. Moi, si Sarko était perdu, je l'accueillerais... Pense à Sarko...

BOB, *touché*. – Bon, ben, vas-y...

JEAN-EUDE. – Faut l'aider !

Jean-Eude lui mime de faire la grenouille. Bob s'exécute et sort en faisant la grenouille. À l'opposé, Jean-Eude, apercevant un oiseau, sort en faisant un sifflement et en agitant les bras.

9

ESTHER. – Bon, on a un problème. Un vrai un gros problème...

BAPTISTE. – C'est quoi ?

ESTHER. – J'ai beau lire et relire le manuel et hormis les activités de plein air...

ÉLOANE. – Cabanes, feux de camp, jeux de piste...

ESTHER. – Voilà, c'est ça, l'activité d'un scout, je veux dire l'essence même du scoutisme...

ÉLOANE. – Moulage d'empreintes d'animaux en plâtre...

ESTHER. – Oui, aussi, oui, mais l'intérêt, le fond...

ÉLOANE. – Veillées à thèmes ?

ESTHER. – Oui, mais zut ! J'ai lu le manuel aussi ! Arrête un peu ! Je veux dire qu'on est là pour aider ! S'entraider ! L'amitié, quoi ! La bienveillance et l'amour de l'autre !

ÉLOANE. – Et on commence par quoi ?

ESTHER. – Je ne sais pas ! Justement, je ne sais pas ! Je n'ai pas d'idée ! Tout marche dans ce camping ! Personne n'a besoin d'aide ! Tout le monde est heureux, personne n'a besoin de faire des colis de riz ou je ne sais pas quoi, moi... C'est la cata !

BAPTISTE. – Mais non ! T'inquiète pas, on va trouver... Il y a forcément des trucs qui ne vont pas, où on peut aider... Éloane, tu n'as pas une idée ?

ÉLOANE. – Ah non. Moi, je ne sais pas. Je ne sais rien. Moi, je devrais être en stage voile et kayak et il n'y a plus de place, tu comprends ? Alors, mes parents m'ont abandonnée chez les scouts.

BAPTISTE. – Dur.

ÉLOANE. – Ouais. Alors, je veux bien essayer, moi, je veux bien m'intégrer, je veux même bien bouffer du riz ou l'emballer pour l'envoyer en Afrique, mais il ne faut pas me demander de penser ! Elle n'a qu'à trouver !

SAMUEL. – On peut l'aider, elle n'a pas d'idée !

ESTHER. – Je suis nulle ! Je suis la chef et je suis nulle ! Je ne suis pas digne de vous guider.

BAPTISTE. – Mais non... Enfin, mais si... Bon, Colin, tu n'as pas une idée ?

COLIN. – Une idée pour quoi ? J'ai faim, moi.

SAMUEL. – Ben, voilà, ça, c'est une idée ! On pourrait partir à la recherche de baies, tu vois, tout ça, pour manger, genre on survit dans la jungle et puis on est trop forts et puis...

COLIN. – Et puis il y a la buvette. Là, ils ont des frites. J'aime bien les frites...

RÉMI. – Tu plaisantes ? Tu sais le nombre de bactéries que tu trouves sur une seule frite ? Sans parler des traces d'urine ? On trouve jusqu'à onze traces d'urines différentes sur une seule frite. Ou sur des cacahouètes, mais c'est pareil.

COLIN. – Non, ce n'est pas pareil. Moi, je préfère les frites.

RÉMI. – Oui, enfin bon, c'est dégoûtant. Moi, je ne mange pas ici. Et ce n'est même pas bio.

SAMUEL. – Mais il faut s'adapter, mon vieux. Le scoutisme, c'est l'aventure.

COLIN. – Ouais !

SAMUEL. – La vie au grand air, l'inconnu !

COLIN. – Ouais ! Tout ça !

SAMUEL. – Seul face aux éléments déchaînés ! Comme Robinson Crusoé ! Quand un animal sauvage veut faire de vous sa proie et que seul, armé d'un cure-dent, tu as ta vie entre les mains ! Et puis que tu...

RÉMI. – Ben, restez au grand air, tuez des moustiques sauvages à coup de cure-dent, moi, je vais monter la tente. Enfin non,

vous allez venir monter la tente et moi, je vais vous guider, je ne touche pas à cette tente, les piquets sont rouillés. Arrête de pleurer, Esther, c'est salissant, et puis un peu d'amour propre... Allez, scout un jour, scout un jour ?

SAMUEL. – Scout toujours

RÉMI. – Voilà. Un peu de magnésium pour le moral, et tout va aller. Youpi.

10

ADRIEN. – Oui, donc, je te disais, en fait c'est pas une fuite.

CLARA. – C'est pas une fuite ? C'est quoi alors ?

ADRIEN. – Ben, c'est les gamins.

CLARA. – Quoi, les gamins ?

ADRIEN. – Ben, c'est les gamins qu'ont pissé.

HUGO. – Là ! Voilà, je le savais ! Je le savais ! Je te l'avais dit.

ADRIEN. – Ouais, je sais.

HUGO. – Je te l'avais dit ! Je te l'avais pas dit ?

ADRIEN. – Si, si...

HUGO. – Je le sentais ! Je le sentais que c'était les gamins !

CLARA. – Tu le sentais quoi ? La pisse ?

HUGO. – Non, je le sentais, l'instinct, quoi, tu vois ! Je me suis dit : « Ça, c'est un coup des gamins. »

ADRIEN. – Ouais, bon, alors bref, faut qu'ils nettoient.

MANON. – Hein ? Quoi ? Quoi ?

ADRIEN. – Qu'ils nettoient. Les gamins.

MANON. – Qui nettoie les gamins ?

ADRIEN. – Non... Mais suis un peu ! Faut qu'on trouve qui a pissé et ensuite que les coupables nettoient.

MANON. – Mais on sait pas c'est qui !

HUGO. – On sait pas c'est qui ?

MANON. – Oh ça va ! On ne sait pas qui c'est. C'est bon...

HUGO. – Non, mais nous allons démasquer les coupables !

CLARA. – Non, mais sérieux, on n'est pas assez payés pour, hein !

ADRIEN. – Bon, bref, on verra ça après. Sinon, y a la grande nouvelle !

MANON. – C'est quoi-quoi ?

ADRIEN. – Cette année, la boum de fin de colo... C'est pas une boum !

HUGO. – C'est pas une boum ?

MANON. – C'est quoi-quoi ?

ADRIEN. – C'est...

HUGO. – Accouche !

CLARA. – Qu'est-ce qu'ils nous ont pondu encore ?

MANON. – C'est quoi-quoi ?

LAURINE. – C'est la cata ! C'est la cata ! La cata intégrale !

ADRIEN. – Qu'est-ce qui t'arrive ?

LAURINE. – Non, vous allez pas y croire, vous allez pas y croire !

CLARA. – Mais quoi ?

LAURINE. – Non, je vous jure... Je le fais pas moi, je le fais pas.

MANON. – Tu fais pas quoi ?

LAURINE. – Oh non, oh non !

HUGO. – Mais vas-y ! Dis-nous, quoi !

LAURINE. – Cette année, la boum...

ADRIEN. – Ah oui ! T'es au courant ?

CLARA. – Mais dis-nous ! Je vais péter un câble...

LAURINE. – Cette année, on fait la première partie de Jean-Claude Durand !

Un temps.

ADRIEN. – Ouais...

Un temps.

CLARA. – Il est pas mort, lui ?

Un temps.

MANON. – La première partie ? Genre la première partie de son concert pour les un an du camping ? Genre avec les enfants ? Mais c'est trop bien !

HUGO, *extatique.* – Jean-Claude Durand ? Le Jean-Claude Durand ? Mais c'est l'idole de ma mère ! (*Chorégraphie. Il chante.*)
« Car toi / Tu dis que tout va de travers / Et moi / J'ai la tête tout à l'envers / Car ça / N'est pas une mince affaire / De tou- / jours vivre avec ta mère ! » Trop bien ! Trop bien !

CLARA. – T'es sûr que c'est ça, les paroles ?

HUGO. – Ouais, grave.

LAURINE. – Mais non ! Mais non ! Mais je fais pas ça ! J'ai le trac, moi. Je peux pas monter sur scène et puis chanter là et danser devant des gens, je vais m'évanouir ! Rien que d'en parler, j'ai le cœur qui bat à donf ! Mais non ! Mais l'horreur ! Mais être là et parler à des gens qui te regardent et puis dire ton texte que t'as appris par cœur et puis tes parents, là, et puis les autres, tous, ils te regardent avec leurs yeux, là, leur yeux... Et pis tu te trompes, c'est sûr, tu te trompes ! T'imagines, tu te trompes dans le texte et puis ils te regardent tous, là, les spectateurs, avec leurs yeux ! Et toi, t'es là et puis tu sais plus quoi dire et puis tu... Ah non ! Ah !

Laurine fait une crise de panique.

11

Dans le camping.

RAPHAËL. – Ça m'énerve ! Il est tellement grand, ce camping ! Attends... Bon, là, c'est le poney. Tu veux aller au poney ?

LOUISON. – Oui, si tu veux.

RAPHAËL. – Le poney, c'est bien... Mais il y a la piscine aussi...

LOUISON. – Décide, toi ! Moi, j'aime bien les deux.

RAPHAËL. – Ah, j'hésite... Ça m'énerve ! Bon, alors, on fait pour ou contre.

LOUISON. – Tu m'énerves !

RAPHAËL. – Le poney, c'est... Louison, allez, le poney c'est... ?

LOUISON. – Ah, tu m'énerves avec ton jeu !

RAPHAËL. – Sans ça, je n'arrive pas à me décider. Alors, le poney, c'est... ?

LOUISON. – Je ne sais pas, moi... Le poney, c'est... gentil !

RAPHAËL. – Oui, voilà. Je note ! Et la piscine, c'est... ?

LOUISON. – La piscine, c'est...

SAMUEL. – Rigolo ! La piscine, c'est rigolo ! Salut, je m'appelle Samuel. Je suis au camping aussi, allée des vignes, emplacement du moût de raisin. C'est marrant, votre jeu ! Tu dis un truc et j'en dis un ! Alors, attends... Tu ne sais pas ? Attends, je le fais... Alors... Heu... Poubelle ? Poubelle, alors, attends, je réponds... La poubelle, c'est... Heu... Sale ! Ouais, trop vrai en fait, la poubelle c'est sale ! Ah, ouais, c'est trop marrant, votre jeu ! Et le ciel, eh bien, le ciel, c'est... bleu ! Ouais, c'est profond, hein ? En fait, c'est hyper juste. Le ciel, c'est bleu... C'est bouddhiste, en fait, votre truc, là... Bon, je suis trop content de vous rencontrer. Je n'ai jamais rencontré de bouddhistes. Vous allez à la piscine avec moi ? Ah, attendez, voilà mes sœurs. C'est des jumelles. Je vous les présente, Candice et Lily-Rose. Voilà des nouveaux copains du camping. Ils sont bouddhistes.

CANDICE. – Mais où tu étais, hein ? Où tu étais ? Ça fait des heures qu'on te cherche ! Tu sais que c'est dangereux ?

LILY-ROSE. – Mais dangereux de quoi ? Arrête ! Il ne fait rien de mal, il se fait des copains !

CANDICE. – Mais on ne les connaît pas ! Je ne les connais pas ! Les bouddhistes, ça peut avoir des maladies.

LILY-ROSE. – Ben, c'est normal que tu ne les connaisses pas, c'est des nouveaux copains! Et puis il n'ont pas l'air hyper bouddhistes, quoi...

CANDICE. – Et bien, voilà, je ne les connais pas et si je ne les connais pas, toi, tu ne leur parles pas.

LILY-ROSE. – Mais qu'est-ce que tu veux qu'ils lui fassent? Il sont tout petits! C'est des tout petits.

SAMUEL. – Ben, ouais, regarde, Candice. (*Il se met à côté de Louison.*) Elle est toute petite! Elle n'est pas dangereuse!

LILY-ROSE. – Elle a l'air hyper dangereuse!

CANDICE. – Eh bien, on ne sait pas. Désolée, vous êtes peut-être hypersympas comme bouddhistes, mais mon frère est trop confiant. C'est mon rôle de veiller sur lui, OK?

LILY-ROSE, *se moquant*. – OK?

CANDICE. – On y va? Tu as ta crème solaire? (*Samuel baisse la tête d'un air coupable.*) Tu veux avoir un cancer de la peau à vingt ans? C'est ça que tu veux? Ah!

Elle lui passe de la crème.

SAMUEL. – Mais arrête!

LILY-ROSE. – Attends, je t'aide. Voilà, il est tout crémeux.

CANDICE. – On y va.

SAMUEL. – Bon... Désolé. À plus, hein?

RAPHAËL. – Je suis pas bouddhiste !

LOUISON. – Mais c'est pas grave !

RAPHAËL. – Je suis pas en orange ! Je suis en orange ?

LOUISON. – Mais ne t'énerve pas ! Viens, on va faire du poney !

RAPHAËL. – Bouddhiste ! Non, mais ! Attends ! Attends, tu vas voir si je suis bouddhiste, moi !

LOUISON. – Mais c'est pas une insulte !

RAPHAËL. – Non, mais ! J'ai même pas de cloche ! Tu as vu des cloches, toi ?

LOUISON. – Mais de quoi tu parles ? Des cloches ? Mais on est pas à Pâques !

RAPHAËL. – Tu le fais exprès ! Pour m'énerver !

LOUISON. – Attends ! Mais c'est pas vrai ! Où il est ? Ho hé, vous avez pas vu mon frère ?

RÉMI. – Mais non ! Mais non, je n'ai pas vu votre frère ! Pourquoi j'aurais vu votre frère ?

SAMUEL. – Il est comment ? Vous inquiétez pas ! J'ai mon cure-dent ! Tout va bien ? On sécurise la zone ! Vous avez mal quelque part ?

COLIN. – Tout va bien ! Pas de danger !

RÉMI. – On se calme ! Elle cherche son frère ! C'est pas une attaque nucléaire !

SAMUEL. – On sait pas ! Dans le manuel, ils disent d'être prêt !
Scout toujours !

COLIN. – Prêt ! On est prêt !

BAPTISTE. – Je suis prêt ! Qu'est-ce qu'il y a ?

ÉLOANE. – Accident ? Piqûre d'insecte ? Insolation ?

ESTHER. – On a besoin de notre aide ? Magnifique ! Merci !
Merci ! Qu'est-ce qu'on peut faire pour vous ?

ÉLOANE. – Colis de riz ? Débroussaillage ? Traversée de passage
piéton ?

BAPTISTE. – Elle ne répond pas !

ESTHER. – Elle s'étouffe ? Vous avez avalé quelque chose ?

ÉLOANE. – Billes ? Abeille ? Corde à sauter ?

BAPTISTE. – Rattrapez-la !

ESTHER. – Elle s'étouffe !

ÉLOANE. – Faut la faire boire du thé la tête en bas !

13

Linda et Emmanuelle rentrent.

EMANUELLE. – Tu ne pouvais pas faire attention !

LINDA. – Mais il y a des bouses de vaches partout dans ce
patelin ! J'ai évité la première, mais la seconde, rien pu faire.

Elle sort du parfum et asperge sa chaussure gauche.

EMANUELLE. – Oh, la vache ! C'est encore pire, Coco !

Domitille arrive.

DOMITILLE. – Emmanuelle, je suppose ?

EMANUELLE. – Madame Wachtenberk ?

DOMITILLE. – Weinstenberg. Domitille Weinstenberg.

EMANUELLE. – Weinstenberg ? C'est breton ?

DOMITILLE. – Non, du Poitou ! (*Elle renifle l'air.*) Ça sent le chèvrefeuille ici, avec une note de je ne sais quoi...

EMANUELLE. – Ah ! Euh, Linda, jeanclaudette.

DOMITILLE. – Pardon ?

LINDA. – Jeanclaudette. Danseuse derrière Jean-Claude Durand.

DOMITILLE. – Ah ! Mais vous ne deviez pas être deux danseuses ?

LINDA. – Ben si, mais l'autre, elle...

EMANUELLE. – Non, enfin si, mais pour des événements comme le vôtre, on propose une formule spéciale.

DOMITILLE. – C'est-à-dire ?

EMANUELLE. – On fait comme qui dirait dans le spectacle participatif, Coco.

Emmanuelle passe son bras sur les épaules de Domitille.

DOMITILLE. – Je ne cerne pas bien...

LINDA. – Moi non plus...

EMANUELLE. – Ce n'est pas compliqué. On va faire un grand concours avec tirage au sort et tout le tintouin pour désigner celle

qui aura la chance de devenir la deuxième jeanclaudette et qui dansera derrière lui pendant le concert.

LINDA. – Mais tu es malade!

DOMITILLE. – Ah, pourquoi pas? Mais vous savez, ici, ce n'est pas un gros village, je ne sais pas s'il y aura beaucoup de candidatures d'ici demain soir...

LINDA. – Ah ben, tant pis, je danserai toute seule...

EMANUELLE. – Mais non, je suis certaine que vous sous-estimez les capacités des autochtones... Et puis, vous pourriez vous présenter aussi. Vous avez des atouts sympathique... Hein Coco, elle est bien, la petite dame?

LINDA. – Ouais...

DOMITILLE. – C'est gentil, Emmanuelle...

EMANUELLE. – Appelle-moi Manu, Coco! Je peux t'appeler Domi?

DOMITILLE. – Oui... Enfin moi, vous savez, la danse, c'est plutôt le tango argentin... Mais j'ai fait un peu de danse classique quand j'étais jeune...

EMANUELLE. – De la danse classique? Tu as vu ça, Linda?

DOMITILLE. – À l'opéra Garnier.

LINDA. – Et moi, à Sarcelles.

DOMITILLE. – Non, mais c'est impossible, j'ai trop de responsabilités ici pour... Bon, alors, on va faire une annonce sur notre site Internet et distribuer des bulletins de participations chez les commerçants.

LINDA. – Je vais avoir l'air maline à côté de la boulangère.

EMANUELLE. – Ben voilà, on fait comme ça! Dis donc, t'es efficace, Domi.

DOMITILLE. – Merci.

EMANUELLE. – Ça me plaît, les femmes dynamiques comme toi, Coco. Allez, ne perdons pas de temps.

DOMITILLE. – Oui, suivez-moi, je vous conduis à votre hôtel. Ensuite, on ira au camping pour vous montrer la scène. Je vous montrerais aussi la MECDL.

EMANUELLE. – C'est quoi, ça?

DOMITILLE. – C'est la maison d'éducation culture et loisirs.

EMANUELLE. – Ah, la MJC.

DOMITILLE. – Non, ce n'est pas pareil. La MECDL, c'est mon concept, c'est... Bon, allons-y! Hum... Ce parfum de chèvrefeuille...

Domitille sort.

LINDA. – C'est du grand n'importe quoi, Manu!

EMANUELLE. – Laisse, je gère, Coco. Et change de chaussures.

Elles sortent.

14

RICKY. – Tu sais, c'est un peu comme lorsque tu t'étais présentée à Miss Camping 1998. Sauf que là, faut pas que tu parles. C'est mieux. C'est la directrice qui l'a dit.

Martine entre.

MARTINE. – Alors, j'suis comment ?

RICKY. – Ouais, pas mal. Dis donc faudra bosser les abdos avant, parce que ça te boudine un peu.

MARTINE. – Ah bon ? Combien j'en fais, alors ?

RICKY. – Ben, un bon cinq cents... Faut que ça tienne la soirée.

MARTINE. – Oh, je suis tellement excitée ! Tu te rends compte ? Je vais rencontrer Jean-Claude Durand ! Je vais approcher une star ! Une fois dans un supermarché, j'ai serré la main de Jean-Pierre Mader ! C'était la semaine du cassoulet. J'étais comme une dingue âpre... Mais là, tu te rends compte, je vais pouvoir l'approcher de près, lui parler !

RICKY. – Ah non ! Tu ne parles pas. Ben non. La directrice a insisté là dessus. Sourire, élégance, point barre. Mais je vais te dire au milieu des campeurs, tu seras un diamant. Y a pas de mal.

MARTINE. – Tu sais me parler, mon Ricky ! Tu as su sculpter mon corps !

RICKY. – Et il y avait du boulot.

MARTINE. – Hé !

RICKY. – Quoi ?

MARTINE. – J'ai une idée !

RICKY. – Ah !

MARTINE. – Tu devrais proposer tes services de coach sportif à Jean- Claude Durand !

RICKY. – Mais ce n'est pas bête, ça. Surtout qu'il a pris sève, le pépère. Bientôt, il rentrera plus dans l'affiche.

MARTINE. – Tu pourrais te mettre à ton compte ! Tu imagines ?
« Ricky, votre coach personnel ! Adieu les kilos, bonjour les biscotos ! » Ah, ça jette ! Ça serait un tremplin pour toi !

RICKY. – Avec lui, il y a du travail, quand même.

MARTINE. – Je pourrai lui en glisser un mot. Je serai tout près de lui.

RICKY. – Martine, qu'est-ce que je t'ai dit ?

MARTINE. – Ah oui... Bon, ben, tu lui parleras toi, hein ?

RICKY. – Ouais. Bon, en attendant, va faire des abdos... « Ricky, votre coach perso. » Allez, un, deux, trois. Allez !

15

Césarine et Domitille Weinstenberg arrivent en portant un sac poubelle rempli.

DOMITILLE. – Tu sais, Césarine, je commence à avoir des doutes. Ça fait six mois que je lui en parle, six mois qu'il évite le sujet.

CÉSARINE. – Tiens, pose ça là ! Attention, c'est fragile !

DOMITILLE. – J'ai soutenu son idée pour l'implantation d'un camping à condition qu'il construise ma MECDL.

CÉSARINE. – Ben, tu l'as eue, non ?

DOMITILLE. – Oui... Elle est magnifique... Un temple... Un phare éclairant la rugueuse et ignorante ruralité de son savoir et de sa culture. Mais...

CÉSARINE. – Tiens, aide-moi à enlever ça. Attention, c'est fragile !

Elles retirent le sac poubelle et apparaît une sculpture faite de déchets de boîtes de conserves, de papier, etc.

CÉSARINE. – Et voilà ! Ça te plaît ?

DOMITILLE. – Oh, Césarine ! C'est... C'est... C'est... C'est superbe.

CÉSARINE. – Oh, je savais que ça te plairait. Alors, tu vois, c'est une œuvre qui sera donc installée ici, devant la mairie, tout un symbole, et qui sera en écho de celle qui sera au milieu du camping devant ta MECDL. Un peu comme des antennes artistiques qui communiquent.

DOMITILLE. – Fantastique !

Charles Parmentier, le maire du village arrive avec Annick, sa femme, occupée à lui remettre sa cravate.

CHARLES. – Oh, mais ça va, laisse-moi, elle est très bien comme ça.

ANNICK, *autoritaire*. – Tu n'es pas à la clinique ici. Ici, tu es monsieur le maire, le représentant de la république, tu dois donner une image parfaite.

Charles apercevant Domitille et Césarine.

CHARLES. – Bonjour, mesdames, merci d'être venues. Je savais que je pouvais compter sur vous ! Madame De La Valette

devrait arriver sous peu... Vous savez combien son investissement financier dans la création de ce camping a été déterminant. Je tiens à ce qu'on lui offre une image exemplaire...

DOMITILLE. – Monsieur le maire, monsieur Parmentier, il faut absolument qu'on...

Annick apercevant la sculpture de Césarine.

ANNICK. – Dis donc, Charles, regarde ! Les éboueurs ont laissé une poubelle en plein milieu cette nuit ! Tu vois, il faut les recadrer ! Tu n'es pas assez ferme avec eux...

CHARLES. – Ah, ils vont m'entendre ! (*Prenant son téléphone.*) Bon, je les appelle tout de suite pour qu'ils virent cette verrue...

CÉSARINE. – Mais...

DOMITILLE. – Monsieur le Maire, avant l'arrivée de madame De La Valette, je voulais revenir sur la MECDL...

CHARLES. – La quoi ?

DOMITILLE. – La MECDL, la maison d'éducation culturelle et de loisirs...

CHARLES. – Ah, la MJC !

DOMITILLE. – Non la MJC ce n'est pas pareil ! La MJC, c'est... Alors que la MECDL, c'est... C'est un autre concept... Mon concept...

CHARLES. – Oui, eh bien ?

DOMITILLE. – Eh bien, qu'elle soit au milieu du camping, en soit, cela permet qu'elle soit active, mais étant donné que les habitants du village n'ont pas le droit de pénétrer dans le camping, cela pose un vrai problème.

ANNICK. – Je ne vois pas le souci. On ne mélange pas les torchons et les serviettes.

CHARLES. – Écoutez, madame Weisteberg...

DOMITILLE. – Weinstenberg!

CHARLES. – Madame Weisteu... Weisterb... Bon, Domitille, j'en parlerai à madame De La Valette, mais je ne vous promet rien. (*Raccrochant son téléphone.*) Ah, ils ne répondent jamais. (*Se tournant vers Césarine encore choquée.*) Et notre artiste locale, alors ? Elle est où, cette œuvre monumentale et novatrice ? Hein ? (*Goguenard et prenant tout le monde à parti.*) C'est cette superbe compression ?

Rires, sauf Césarine puis Domitille.

ANNICK. – Nom de dieu !

Au même instant arrive Madame De La Valette, en tailleur, du noir partout, ses chaussures à la main.

CHARLES. – Madame De La Valette, qu'est-ce qui vous est arrivé ?

DE LA VALETTE. – Je suis tombé en panne. Un 4×4 flambant neuf. Je roulais tranquillement entre... Enfin, au milieu de nulle part, et paf, les voyants qui s'allument, un nuage de fumée qui sort du moteur et qui envahit l'habitacle. J'ai cru que j'allais mourir. Je ne pouvais plus sortir. Merci l'électronique !

Annick se précipitant sur Madame De La valette et lui essuyant le visage avec la cravate de Jean.

ANNICK. – Oh, mon Dieu !

DE LA VALETTE. – Heureusement, un promeneur très sympathique m’a sortie de là. Il cherchait des grenouilles. Sans lui, je ne sais pas ce qu’il serait advenu.

CHARLES. – Oh, je suis confus. Vous voulez sans doute vous changer ? Vous avez des bagages ?

DE LA VALETTE. – Ils sont chez votre garagiste qui a remorqué ma voiture...

CHARLES. – Ah zut ! Bon, Domitille, vous voudrez bien les récupérer ? Madame Weiterberg...

DOMITILLE. – Weinstenberg... Mais appelez-moi Domitille...

CHARLES. – Oui... Domitille est mon adjointe à la culture.

DE LA VALETTE. – Enchantée. Weinstenberg ? C’est Alsacien ?

DOMITILLE. – Non, du Poitou, madame...

DE LA VALETTE. – Ah ?

DOMITILLE. – Pourrais-je vous entretenir d’un petit souci concernant la MECDL ?

DE LA VALETTE. – La MECDL ?

CHARLES. – Domitille, ce n’est pas le moment. Mesdames, retrouvons-nous au camping. Un petit cocktail nous y attend avant le grand concert de ce soir. Chérie, on peut peut-être proposer à madame De La Valette de se refaire une beauté chez nous ? Tu pourras lui prêter un tailleur ou une robe. Vous verrez, elle possède un dressing rom bien garni.

ANNICK. – C’est-à-dire... Charles...

DOMITILLE. – On ne mélange pas les torchons sales avec les serviettes...

Annick accompagne De La Valette et sort. De La Valette passe devant la sculpture.

DE LA VALETTE. – C'est très joli. Un mélange entre Cornelia Konrads, César Baldaccini et Michael Wolf.

CHARLES, regardant Césarine et Domitille. – Bon. Ben si c'est un mélange de César, Wolf et Cornélia machin, soit.

Il sort suivi par Domitille.

DOMITILLE. – Concernant la MECDL...

CHARLES. – Ce n'est pas le moment...

CÉSARINE, illuminée. – César, Konrads, Wolf! Je vais en faire une encore plus grosse!

Elle sort avec son œuvre dans les bras.

16

HUGO. – Alors, tu vois, ça fait comme ça, et puis hop, pas de bourré, pas de bourré soubresaut et... Attitude. Yo.

CLARA. – Yo...

LAURINE. – On peut parler d'autre chose?

HUGO. – Alors, t'en dis quoi?

CLARA. – Rien. Je m'en fiche, mais alors à un point! Je suis juste furax!

LAURINE. – Pourquoi?

HUGO. – Tu voulais faire la choré ?

CLARA. – Mais fais-la, ta choré ! Tu te rends pas compte qu'on nous exploite ? On s'occupe des gosses H 24, et les repas, et la nuit aussi, on est de garde...

HUGO. – Non ben, la nuit...

LAURINE. – Si, quand même..

CLARA. – Même la nuit ! Quand Joshua fait ses cauchemars, qui est-ce qui y va ? Et l'autre tache, là, qui n'arrête pas de pisser au lit ? Hein ? C'est qui qui s'y colle ?

MANON. – C'est quoi quoi ?

HUGO. – Oh, mais arrête avec ça !

LAURINE. – Crie pas, c'est bon.

MANON. – Vas-y, dis-leur.

ADRIEN. – Quoi ?

MANON. – Ben, dis-leur pour le budget.

ADRIEN. – Ah oui ! Alors bon, le budget... Alors, cette année y a une nouveauté...

HUGO. – Allez, dis-nous.

ADRIEN. – Alors, cette année, contrairement aux années précédentes et vu l'ampleur de l'événement...

LAURINE. – Oui... ?

CLARA. – Je vais le tuer.

ADRIEN. – Cette année est exceptionnelle et donc...

CLARA. – Donc ?

MANON. – On a un budget pour les costumes.

HUGO. – C'est tout ? Tu pouvais pas le dire simplement ? « On a un budget pour les costumes. » Voilà. C'est pas très compliqué.

ADRIEN. – Mais j'allais le dire...

HUGO. – On a combien ?

ADRIEN. – Alors, cette année, exceptionnellement, on a...

MANON. – Deux cent cinquante.

ADRIEN. – J'allais le dire.

HUGO. – Pour vingt-quatre gamins... Ouais...

ADRIEN. – Si, quand même...

CLARA. – Mais c'est trop bien ! C'est génial...

MANON. – Ah oui ? Tu... es contente... maintenant ? Tu aimes bien faire les costumes ? Bon, alors, c'est réglé, tu fais les costumes et...

CLARA. – Quoi ? Mais jamais de la vie ! Tu te les fais toi-même, tes costumes ! Mais deux cent cinquante, c'est top !

ADRIEN. – C'est top ?

CLARA. – Attends, on garde, disons dix euros pour de la colle et de la ficelle, et si on prend du papier journal et des pots de yaourt vides, ouais, disons quinze euros pour compter large, il nous reste deux cent trente-cinq euros. Avec ça, on peut avoir une barrette de marocain et, ouais, douze packs de vingt on tient le mois.

MANON. – Hein ?

CLARA. – Ou du sky, si tu préfères. On peut voter. Moi, je suis pour la démocratie.

HUGO. – Eh bien, je...

LAURINE. – Je comprends rien. Tu veux qu'on fasse des costumes marocains avec des pots de yaourt ? Réexplique.

MANON. – Non, mais tu rêves, là ? On va pas détourner l'argent des costumes pour acheter des choses inutiles et mauvaises pour la santé !

CLARA. – Inutiles et mauvaises pour la santé ?

HUGO. – On peut faire moitié Coca.

MANON. – Parfaitement.

LAURINE. – Les yaourts ? Vous parlez des yaourts, là ? C'est mauvais pour la santé ?

MANON. – Dis quelque chose !

ADRIEN. – Heu... Oui, alors, bon, heu... On doit faire un spectacle tous ensemble... Bon, alors, il faut qu'on reste... Heu... Tous ensemble et... Heu...

CLARA. – Ouais, faites donc ça !

Clara sort.

HUGO. – Non, attends ! Moi, je trouve que t'as raison...

LAURINE. – C'est une bonne idée quand même.

ADRIEN. – Quoi ?

LAURINE. – Ben ouais, j'y aurais pas pensé.

MANON. – Évidemment !

LAURINE. – Non, mais ça va ! J'ai des idées aussi, ne sois pas méprisante ! Non, c'est bien, ça peut le faire...

ADRIEN. – Tu es sérieuse ?

LAURINE. – Oui, c'est original au moins.

MANON. – Original ? C'est nul, oui !

LAURINE. – Ah, faut pas dire ça, ça peut être super !

ADRIEN. – Ouais...

LAURINE. – Mais si, mais c'est tripant ! Et puis on aura plus l'occasion de faire ça...

ADRIEN. – Bon, écoute, je respecte, hein ? Enfin, je juge pas. Mais quand même... Détourner l'argent des costumes des petits pour acheter de la drogue et de l'alcool, eh bien tu vois... Je pensais pas que tu ferais des choses comme ça.

LAURINE. – Quoi ? De l'alcool et de la drogue ? Non, mais ça va pas ?

MANON. – Ben alors de quoi tu parles ?

LAURINE. – Des costumes en pots de yaourt !

MANON. – Ah ! Ah oui... Ah ok. Cool.

ADRIEN. – Ouais... C'est cool.

LAURINE. – Peints.

ADRIEN. – Peints ?

LAURINE. – Les pots... De yaourt... Peints... Ça peut.

MANON. – Ah ouais, ça peut...

ADRIEN. – Grave.

FANÉLIE. – Mais comment tu veux... ? Attends, lui, là, lui. Ho hé, s'il te plaît !

THOMAS. – Ça va pas marcher.

FANÉLIE. – Et pourquoi ça marcherait pas ?

THOMAS. – Parce qu'il en a rien à faire d'une fille qui fait « Ho hé ! » derrière la grille du camping. Il y a des tas de gens qui fond « Ho hé ! » en levant les bras.

FANÉLIE. – Oui, d'accord, d'accord, mais pas comme moi... Moi, je fais ça bien, j'y mets du cœur, j'y mets de la voix ! Écoute : ho hé !

THOMAS. – Moi aussi, je peux le faire : ho hé ! Tu vois, ça change rien !

FANÉLIE. – Alors on fait quoi, à ton avis, monsieur je-sais-tout ?

THOMAS. – Eh... On fait un foot ! Voilà, il arrive !

THAÏS. – Mais on peut aider aussi !

CHARLOTTE. – Mais attendez !

LUCILE. – Qu'est-ce qu'il faut faire ?

PAULINE. – « Hé ho ! »

THAÏS. – Elle a raison !

CHARLOTTE. – Quoi, elle a raison ?

LUCILE. – Ils faisaient « Hé ho ».

PAULINE. – Oui, comme ça : « Hé ho ». On a qu'à le faire tous ensemble.

LES FILLES. – « Hé ho ! »

THAÏS. – Ah ! Là, on l'a bien fait.

CHARLOTTE. – Oui, on était super ensemble.

LUCILE. – Oui, surtout sur le « o » de « Hé ho »...

PAULINE. – Mais ça sert à quoi ?

THAÏS. – C'est vrai, ça sert à quoi ?

CHARLOTTE. – Des fois, c'est pas la peine de comprendre.

LUCILE. – Tu compliques toujours tout !

PAULINE. – « Hé ho » ! Allez, « Hé ho » !

LES QUATRE FILLES. – « Hé ho » !

18

CANDICE. – Je vais le tuer, ce même ! Je vais lui péter les dents de devant.

LILY. – Mais arrête ! Il peut pas être bien loin ! Attends, excuse-moi !

MARGOT. – Oui ?

LILY. – T'aurais pas vu un garçon, grand comme ça, avec une bouée ?

CANDICE. – Une bouée canard.

MARGOT. – Non. Quel âge ?

CANDICE. – Onze ans.

MARGOT. – Avec une bouée ? Onze ans...

CANDICE. – Onze ans et une bouée canard.

MARGOT. – Non, alors franchement, ça me dit rien... Mais on va vous aider à le chercher ! Faut juste que tu nous fasses entrer dans le camping, et on vous aide.

CANDICE. – D'accord. Rendez-vous à l'entrée.

MARGOT. – C'est parfait ! Victoire ! On va entre dans la place ! On va pouvoir faire les repérages pour notre opération « Dévastons le camping » ! Thibault.

THIBAUT. – Hein ?

MARGOT. – Tu as écouté ce que j'ai dit ?

THIBAUT. – Hein ? Non. Comment elle s'appelle ?

MARGOT. – Qui ?

THIBAUT. – Elle.

MARGOT. – Elle ? Laquelle ? Qui ?

THIBAUT. – Mais elle, là ! Avec ses cheveux d'or et sa voix, sa voix qui fait comme le petit bruit du ruisseau sur les galets ?

MARGOT. – Le petit bruit... ?

THIBAUT. – Oui, le ruisseau...

MARGOT. – Sur les galets... Voilà... Voilà... Je vois... Alors, bon, tout va bien... Hein, on va aller voir le ruisseau, c'est par là...

THIBAUT. – Comment elle s'appelle ? Comment tu crois qu'elle s'appelle ?

MARGOT. – Je sais pas...

THIBAUT. – Elle doit s'appeler... Attends... Comme une fleur.

MARGOT. – Marguerite.

THIBAUT. – Mais non ! Marguerite, c'est un nom de vache.

MARGOT. – Enfin, c'est aussi un nom de fleur... Comme Pâquerette.

THIBAUT. – Pâquerette, c'est un nom de chèvre ! Elle n'a pas un nom de chèvre, elle a un nom... Un nom doux comme... Comme... De... Comme... Doux comme...

MARGOT. – Ses cheveux ?

THIBAUT. – Voilà ! C'est ça ! Comme ses cheveux doux...

CANDICE. – Qu'est-ce qu'ils font ? Il en mettent du temps. C'est pas vrai !

LILY. – C'est gentil de leur part de nous aider à le chercher...

CANDICE. – Ah ! Les voilà.

THIBAUT. – On est là ! On va vous aider ! Je vais vous aider.

MARGOT. – On a amené des amis.

ALEXIS. – Vous avez perdu une bouée canard, c'est ça ?

ALICE. – Pas de problème, on va vous aider à chercher.

CANDICE. – Enfin, nous, ce qu'on cherche, c'est notre frère.

ALEXIS. – Il est avec la bouée canard ?

LILY. – Dedans.

ALICE. – Dedans ?

LILY. – Dedans. Enfin, la bouée canard, il est dedans... La bouée est autour, quoi.

ALEXIS. – Hein ? C'est pas super clair, là.

THIBAULT. – Mais arrêtez ! Vous voyez pas que c'est urgent ! On va vous aider, n'ayez pas peur, venez, on va chercher, allez, au travail, on fouille tout le camping jusqu'à ce qu'on ait retrouvé la bouée canard garnie ! C'est parti !

19

LINA. – J'y crois pas ! Il sont entrés ! Ho hé ! On est là ! Ouvrez-nous !

MATTEO. – Je vais le dire ! Je vais le dire si tu rentres !

LINA. – Je m'en fiche. Va le dire à maman, rien à faire ! Moi, je veux aider.

MATTEO. – Aider à détruire le camping ? Tu es folle !

LINA. – Ho hé !

FANÉLIE. – Qu'est-ce que vous faites ?

LINA. – Ils sont entrés ! Je sais pas comment ils ont fait !

MATTEO. – Bon, alors écoute. Je veux bien t'aider, mais en échange, tu me donnes une semaine de goûter, plus la carte des Maldives que Tatit t'a envoyée pour Noël !

LINA. – Je te donne une semaine de goûter sauf celui du dimanche chez Mamie, mais je te donne pas les Maldives. Je te donne les alpages que Tonton m'a envoyés à Pâques.

MATTEO. – Les alpages, ça vaut pas, pas sans le goûter du dimanche. Non, les Maldives et je cède sur le goûter du dimanche.

LINA. – Je céderai pas sur la carte des Maldives.

MATTEO. – Je veux pas des alpages. J'aime pas les chèvres.

LINA. – C'est pas des chèvres, c'est des vaches.

MATTEO. – C'est pareil.

THOMAS. – Alors moi, j'ai une carte de la Corse que Papi m'a envoyée. C'est plutôt des cochons dans mon souvenir, mais comme je fais pas la collection de cartes postales, j'ai pas un souvenir très net. Alors, je propose l'échange de la carte en échange de ton silence.

MATTEO. – Et je garde les goûters.

LINA. – Sauf du dimanche.

MATTEO. – Sauf du dimanche.

LINA. – Deal! Bon, on entre comment?

FANÉLIE. – Je sais pas comment ils ont fait.

SAMUEL. – Bon, on refait un foot? Salut! Je m'appelle Samuel! On fait un foot. Ouais je sais, la bouée, mais j'étais à la piscine c'est pour ça! Mais je vais la poser. On fait un foot, vous voulez? Mes sœurs, elles veulent jamais. J'ai vu que vous aviez un super terrain dans le village. On pourrait y aller. Ah zut, vous avez pas de ballon! Moi, j'ai une bouée, mais ça marche pas pour le foot. On fait comment? On prends la bouée? Hein? Dites?

20

ANNICK. – Elle en met du temps, la De Machin Chose. J'espère qu'elle ne va pas saloper toute la salle de bain. Et puis quelle idée

tu as eue aussi de lui proposer de la rhabiller. Un ensemble à deux mille balles. S'il y a la moindre tache, c'est toi qui payeras.

CHARLES. – C'est déjà moi qui te l'ai offert. Et puis on ne pouvait pas la laisser aller comme ça au cocktail.

ANNICK. – Ben voyons... Tu te laisses trop faire de toute façon. Tu es le maire, nom d'un chien, pas le garde champêtre du village ! C'est comme avec l'autre dingo et sa sculpture en pot de yaourts et boîtes de conserve, tu lui passes tout.

CHARLES. – Ben, De La Valette a dit que c'était du César Baldacci...

ANNICK. – Mais on s'en fout que se soit du Balda truc. Ça pourrait être du Picasso que ça serait pareil. C'est moche. Ça ne ressemble à rien. Ça va polluer notre paysage. Dans huit jours, il y aura une pétition sur Facebook pour faire enlever cette immondice, les gosses riront sur ton passage, les vieux ne te salueront plus, tout le monde te regardera avec un petit sourire. Tu seras la risée de la région ! Et qu'est-ce qu'il y a dans deux ans, hein, qu'est-ce qu'il y a ?

CHARLES. – Les élections régionales...

ANNICK. – Voilà ! Et tu auras l'air malin sur ta photo de campagne devant ta mairie et ta sculpture, la tête coincée entre un pot de crème fraîche avariée et une boîte de cassoulet rouillée. Parce que ça rouille, tout ça, ça ternit, ça se salit. Dans dix ans, sa sculpture, même l'usine de recyclage n'en voudra pas.

CHARLES. – Je sais bien, mais ça faisait partie de mes promesses de campagne. C'était redonner un projet à ce village, un souffle, un élan... C'était remettre la culture au centre du village.

ANNICK. – Hé ho, ça y est, les élections sont passées. Maintenant, on revient à la réalité. Alors, tu vas prendre ton courage à deux mains et tu vas lui dire que son pot de pue elle peut se le ranger où je pense.

Césarine arrive avec son « arbre ».

CÉSARINE. – Et voilà !

CHARLES. – Césarine ! Justement...

CÉSARINE. – Ah, je sais, ne dites rien. J'ai peaufiné mon œuvre. J'avais senti chez vous cette pointe de déception, l'incompréhension même face à mon travail, mais le regard de madame De La Valette m'a offert le souffle nécessaire pour élever au point sublime cette œuvre inachevée... Alors ?

CHARLES. – Ah ben, c'est...

ANNICK. – Charles...

CHARLES. – C'est...

ANNICK. – Charles !

CHARLES. – Écouter, Césarine, c'est...

ANNICK. – Lâche-toi...

CHARLES. – Bon, Césarine, je n'irai pas par quatre chemins...

Madame De La Valette arrive.

DE LA VALETTE. – Mais c'est une véritable ode pour les yeux ! C'est divin !

CHARLES. – Voilà ! Je cherchais le mot : divin. N'est-ce pas, chérie ?

ANNICK. – Sublime...

CÉSARINE. – Merci! (*Elle embrasse tout le monde.*) Toutes ces heures de travail, tous ces moments de doutes enfin récompensés par vos paroles réconfortantes, par votre bienveillance...

ANNICK. – Ah?

DE LA VALETTE. – Vous avez une chance inouïe, monsieur le maire, d'avoir dans vos administrées une telle artiste.

ANNICK. – Ah oui, quelle chance...

CHARLES. – Ah, mais Madame De La Valette, ici c'est un creuset culturel. Vous savez, j'ai voulu replacer la culture au milieu du village. C'était pour moi essentiel et d'ailleurs...

ANNICK. – Bon, Charles, on est attendu au cocktail.

Domitille arrive.

DOMITILLE. – Voilà, j'ai récupéré votre valise, madame De La... Oh, mais c'est splendide! Césarine, c'est...

CÉSARINE. – Merci, Domitille... Tout cela, c'est un peu grâce à toi aussi...

ANNICK. – Ah ben, vous allez pouvoir vous changer. Vous êtes un peu boudinée là-dedans, hein?

DE LA VALETTE. – Vous trouvez? Parce que moi, j'adore! Ça ne vous dérange pas si je la garde pour le cocktail...

CHARLES. – Mais bien sûr! Hein, chérie? Allez, en route.

CÉSARINE. – Si vous pouvez m'aider...

CHARLES. – Eh bien...

Tout le monde aide à prendre l'œuvre.

Mado entre dans le garage.

MADO. – Fred ?

Fred entre.

FRED. – Salut, mamie ! Tu es en balade ou t'as un roulement qui grince ?

MADO. – Oh, tu sais, la carrosserie a vieilli, mais la mécanique est encore bonne. Y a juste les phares qui faiblissent un peu. Bon, j'ai ta petite commande. Tiens.

FRED. – Roh ! Ne laisse pas ça là ! J'ai des clients. Bon, je te dois combien ?

MADO. – Cent vingt tout rond.

FRED. – Ben, dis donc, ce n'est pas donné. Tu pourrais faire un tarif spécial famille.

MADO. – Les affaires sont les affaires. Et puis, faut payer la main d'oeuvre. Ça ne pousse pas tout seul.

FRED. – Ouais...

MADO. – Dis donc, tu as un beau 4×4 sur le pont...

FRED. – Oui, c'est la bagnole de la grande patronne du camping. Une pépette qui roule dans quarante mille euros, mais qui ne regarde jamais son niveau d'huile. Ça va me coûter un bidon, mais je vais lui faire payer bonbon.

MADO. – C'est bien ma petite fille. Le sens des affaires ! Tu tiens de ta grand-mère.

Liliane et Joël arrivent.

LILIANE. – Bonjour, Fred, bonjour Mado. Vous ne connaissez pas la dernière ?

MADO. – Je sens que tu vas nous le dire.

JOËL. – C'est un scandale !

LILIANE. – Vous savez que le concert des un an du camping est réservé uniquement aux campeurs ? Personne du village ! Sauf, bien sûr, à quelques lèche-bottes de monsieur le maire et à deux ou trois notables bon teint.

FRED. – Oh, si c'est pour aller voir le concert de l'autre ringard...

LILIANE. – C'est pour le principe, ma petite. Je suis l'ancienne maire de ce village. J'ai le droit à un minimum d'égards.

JOËL. – Et moi, le président de la société de chasse de Brancou-sanay.

MADO. – Ah, mais vous avez parfaitement raison.

FRED. – Mais, mamie !

MADO. – C'est une honte ! D'ailleurs, en tant que doyenne du village, ils auraient dû m'inviter aussi.

FRED. – Mamie ?

JOËL. – Merci, Mado.

LILIANE. – Oui, merci de ton soutien.

MADO. – Bon du coup, on fait quoi ?

LILIANE. – Comment ça « On fait quoi » ?

MADO. – Ben, on attend les bras croisés ou on s'impose ?

JOËL. – On va faire une expédition punitive. Ils vont tâter de ma gâchette. Ça va être le ball-trap.

MADO. – Hé ho, calmos ! On va y aller en douceur. Tiens, prends ça, c'est pour les nerfs...

FRED. – Mais, Mamie...

LILIANE. – Tu as raison, Mado, à plusieurs, ils ne pourront pas nous dire non. Le peuple de Brancousanay a des droits. Nous serons l'avant-garde citoyenne.

MADO. – Absolument ! Allez, en marche, camarades !

Joël et Liliane sortent.

FRED. – Mais, Mamie qu'est-ce qui t'arrive ? Tu as forcé sur la cucurbitacée ?

MADO. – Hé, hé ! Ne t'en fais pas, ma poule ! J'ai un stock de petites herbes à écouler et je compte bien profiter de l'occasion. Tu penses bien que ce n'est pas par amour pour Jean-Claude Durand. Allez, change-toi, je vais avoir besoin d'aide ! Rendez-vous devant le camping.

Fred hésite.

FRED. – Oh, et puis zut !

22

Monique entre sur scène. Au public.

MONIQUE. – Volo feleccitatem in vita habere. Volo efficientiam vimque in usu posito magicae disciplinae habere. Dans leur grande sagesse, les anciens avaient appris à parler avec les pierres.

Ils connaissaient leurs secrets et savaient les assembler. Dans le village, on peut remarquer cinq d'entre elles formant, une fois reliées, un pentagone parfait. Si l'on prolonge les côtés du pentagone, on trace alors une étoile à cinq branches et, au bout de celles-ci, se trouvent de nouvelles pierres avec lesquelles on peut tracer un nouveau pentagone, puis en prolongeant à nouveau, une étoile plus grande. On peut l'agrandir à l'infini. Quand on y regarde de plus près, on se rend d'ailleurs compte que la tour Eiffel est construite à la verticale même d'une de ces pierres. Hasard ou acte délibéré? Coïncidence ou volonté des illuminati? Synchronicité cosmique! La sixième pierre dans le village se trouve aujourd'hui au milieu du camping, à l'épicentre du pentagone. Elle concentre toutes les énergies des cinq pierres réunies. Elle m'attire. Me tourmente. (*Monique reprend une bouffée de sa pipe.*) Merci, Mado! Tes plantes m'aident à ouvrir les volets de la perception. Je dois rejoindre la pierre thaumaturgique et libérer l'énergie divinatoire. Tel est mon destin. (*En sortant.*) Volo felicitatem in vita habere. Volo efficientiam vimque in usu posito magicae disciplinae habere...

23

Yvonne, Pauline, Liliane et Joël arrivent. On entend Serge chanter du Mike Brandt en sourdine.

LILIANE. – Serge? Serge? Tu es là?

YVONNE. – Il est en plein karaoké, on dirait.

JOËL. – Serge?

PAULINE. – Bon, laissez tomber, on y va sans lui.

LILIANE. – Jamais de la vie ! Plus on sera nombreux, mieux ce sera. On doit leur montrer que nous sommes unis. Ils doivent entendre la voix du peuple.

YVONNE. – Ouais, ben, pour l'instant c'est surtout Mike Brandt qu'on entend.

GÉRARD & FRED. – Serge !

Serge sort avec une perruque sur la tête et en costard années 80.

SERGE. – Qu'est-ce qu'il se passe ? Vous m'avez fait peur.

Tout le monde le regarde bizarrement.

SERGE. – Ah ! Ah oui, non, mais ça, c'est pour rentrer dans la peau de l'interprète. Ça m'aide.

JOËL. – Tant que tu ne sautes pas par la fenêtre.

LILIANE. – Bon, mon grand, on est en route pour le camping. On va leur montrer que nous, Brancousanayses et Brancousanays, notre voix compte aussi. Et que leur petite sauterie se fera avec nous ou ne se fera pas.

JOËL. – Oui, voilà ! S'il y en a un qui moufte : « Ta ta ta ta ta ta ! »

SERGE. – Vous croyez ? On devrait peut-être d'abord parlementer, négocier un accord...

YVONNE. – Non, mais tu rigoles ? D'abord, on s'impose et après on discute.

FRED. – Serge, ils sont venus te chercher pour animer leur soirée anniversaire ?

SERGE. – C'est vrai...

JOËL. – Ils ont pris l'autre ringard à ta place. Tu ne peux pas laisser passer ça, Serge ! C'est toi qui dois être sur scène. C'est toi qui dois briller. Tu seras la voix du peuple de Brancousanay.

LILIANE. – C'est beau, ce que tu dis, Gérard.

YVONNE. – Bon, alors ?

SERGE. – Attendez-moi trente secondes...

Serge sort et revient un sac à la main.

SERGE. – Voilà, je suis prêt. Si tel est mon destin, il faut que je l'assume. Vous avez su trouver les mots justes. Comme dirait le poète : « Il suffira d'un signe, un matin, un matin tout tranquille et serein, quelque chose d'infime, c'est certain. C'est écrit dans nos livres, en latin. »

GÉRARD. – C'est beau !

PAULINE. – Ouais, ce n'est pas du Baudelaire...

LILIANE. – Allons ! En route, citoyens !

SERGE. – Ah, non, attendez, j'ai oublié ma banane !

24

Marie-Angéline arrive suivie de Jean-Eude.

MARIE-ANGÉLINE. – Venez, on va se mettre ici.

JEAN-EUDE. – Vous êtes certaine que ça va intéresser quelqu'un ?

MARIE-ANGÉLINE. – Absolument. Mes followers sont friands d’anecdotes. Ils adorent ça. Attendez. Voilà, c’est parti. Coucou, les followers. Aujourd’hui, nous voici avec Jean-Eude, un amoureux de la nature. Bonjour, Jean-Eude.

JEAN-EUDE. – Bonjour.

MARIE-ANGÉLINE. – Alors, Jean-Eude, vous habitez Brancou-sanay...

JEAN-EUDE. – Oui.

MARIE-ANGÉLINE. – Vous êtes quoi? Un amoureux de la nature? Un écologiste? Un citoyen écoresponsable? Un militant végétarien? Un dangereux zadiste?

JEAN-EUDE. – Eh bien, je me sens avant tout...

MARIE-ANGÉLINE. – Quand je vous ai croisé, vous cherchiez une grenouille. Dites-moi tout, est-ce pour la manger? En tirer une substance? Étudier son métabolisme? Observer son comportement?

JEAN-EUDE. – *Hypsiboas punctatus* est une grenouille qui...

MARIE-ANGÉLINE. – Vous êtes un enfant du pays? Un parisien déraciné? Un migrant en stand-by? D’où venez-vous?

JEAN-EUDE. – Tout simplement, je suis un...

MARIE-ANGÉLINE. – Vous avez des passions dans la vie? Le savon? LOL! La philosophie? Encore le savon? Double LOL! La lecture? Le football?

JEAN-EUDE, *énervé*. – Ah non, pas le football!

MARIE-ANGÉLINE. – Alors vous êtes plus...

JEAN-EUDE. – Le football, madame...

MARIE-ANGÉLINE. – Mademoiselle...

JEAN-EUDE. – Le football, voyez-vous, je l'exècre ! Le football, madame...

MARIE-ANGÉLINE. – Mademoi...

JEAN-EUDE. – Le football, ce sport sorti tout droit du cerveau malade d'homo sapiens, vingt-deux bonshommes en culotte courte courant derrière une baballe avec pour seul objectif de frapper dedans ! Cette balle qui représente notre terre, qu'ils piétinent chaussés de godillot à crampons, arrachant le vert gazon, écorchant l'olivâtre prairie, sarclant le doux chiendent du boulingrin, réduisant notre planète, Gaïa, Parvati, Arvalu, symbole harmonieux du ventre fécond et accueillant de la femme en terrain de jeu sous les yeux hagards d'un peuple asservi ! Le football n'est autre que le simulacre malheureusement remarquable de la domination de l'homme sur la femme !

Silence.

MARIE-ANGÉLINE. – Voilà... Eh bien, chers followers, j'espère que cette rencontre pour le moins pittoresque vous donnera envie de venir visiter notre beau village. Hashtag protégeons-la-terre, hashtag balance-ton-sport. À bientôt pour de nouvelles vidéos de Marie-Angéline hashtag la-savothèque.

JEAN-EUDE. – J'étais comment ?

MARIE-ANGÉLINE. – Efficace.

JEAN-EUDE. – Ah, vous trouvez ? On pourrait la refaire, j'ai peur de ne pas être allé à l'essentiel.

MARIE-ANGÉLINE. – Non, c'est très bien. Écoutez, vous voulez m'accompagner? Je suis invitée en tant que VIP au concert des UN au camping.

JEAN-EUDE. – Avec plaisir.

25

CLARA. – Contre l'exploitation! On nous paye trois euros de l'heure! Votez contre! Venez nous rejoindre! Grève générale!

HUGO. – Mais qu'est-ce que tu fais?

CLARA. – Piquet de grève! Raz le bol d'être exploité! On se rebelle!

HUGO. – Ah ouais! Euh...

CLARA. – Tu te dégonfles?

HUGO. – Hein? Moi, me dégonfler? Contre l'oppression? Jamais, tu m'entends! Jamais! À mort le patronat! Vive Jean-Claude Durant!

CLARA. – Hein?

HUGO. – Je me chauffe!

MANON. – Ça va pas? Ça va juste pas bien, là! C'est quoi, tout ça?

ADRIEN. – Mais non! Mais c'est pas possible! On doit... On doit...

CLARA. – Écoute, on doit rester tous ensemble, tu vois...

ADRIEN. – Oui, je le dis toujours, tous ensemble!

CLARA. – Et moi, tu vois, je veux rester tous ensemble, mais avec toi.

ADRIEN. – Euh, mais bon, c'est-à-dire que...

CLARA. – C'est-à-dire que tous ensemble, on est plus forts.

ADRIEN. – Plus forts ?

CLARA. – Face à l'oppression.

ADRIEN. – La pression.

CLARA. – Voilà.

ADRIEN. – Voilà ! À mort le capital, vive la révolution !

MANON. – Mais n'importe quoi ! Mais qu'est-ce t'as fait ? Mais quoi ?

LAURINE. – Je suis d'accord ! On trime des journées entières ! Ça suffit ! Une augmentation !

HUGO. – Ou la révolution !

LAURINE. – En plus, on n'aura pas à faire la première partie de Jean-Claude !

HUGO. – Mais non, mais moi, je veux la faire.

MANON. – Non...

HUGO. – Non ?

MANON. – Au fond de toi, tout au fond de toi, tu ne veux pas. Tu veux... La justice !

HUGO. – La justice ?

MANON. – Oui. Le salaire égalitaire.

LAURINE. – La même chance pour tous.

HUGO. – Ah oui.

MANON. – Oui.

HUGO. – Oui. Vive la révolution !

26

Charles arrive devant l'entrée du camping. Il voit Bob et se dirige vers lui.

CHARLES. – Alors, mon petit Bob, vous êtes aux aguets ? Hein ? Sécurité, sécurité !

BOB. – Bonjour, monsieur le maire. Ah ben oui, hein.

CHARLES. – Eh oui, hein !

BOB. – Ben oui, hein, il faut, hein ?

CHARLES. – Ah ben oui, hein, il faut... Hein ? Voilà... Voilà...

BOB. – Eh oui... Hé, vous avez vu j'ai un talkie. Il est neuf.

CHARLES. – Ah ben, c'est bien ça, Bob. C'est bien, c'est bien...

BOB. – Oui, c'est bien quand on veut parler avec quelqu'un qui est loin. C'est pratique.

CHARLES. – Ben tiens ! C'est bien, oui... Pour parler... J'attends, en fait, là... Les autres...

BOB. – Ah, d'accord.

CHARLES. – Pour l'anniversaire.

BOB. – Ah ben, bon anniversaire, monsieur...

CHARLES. – Non, l'anniversaire du camping.

BOB. – Ah, OK! OK.

Annick, madame De La Valette & Domitille arrivent.

CHARLES. – Ah ben, voilà le reste de la troupe.

ANNICK. – Il nous manque *l'artiste*. Sa sculpture ne rentrait pas dans la voiture.

DOMITILLE. – Par ici! Par ici!

Emmanuelle et Linda arrivent.

EMMANUELLE, *au téléphone*. – Mais oui, Coco. Ce n'est pas compliqué, tu suis les panneaux. Oh! Je ne suis pas un GPS. Mais je sais que c'est paumé, Coco. Mais tu vas voir, il y a une surprise. Ben, tu verras. Allez, schuss.

LINDA, *à Domitille*. – C'est JC. Il est en route... Il est en retard...

DOMITILLE. – Ah!

EMMANUELLE. – Ne dis pas ça, Coco. Tu vas me l'affoler. Non, il arrive, mais vous savez ce que c'est, les stars...

Marie-Angéline et Jean-Eude arrivent.

ANNICK, *à Charles*. – Mais qu'est-ce qu'elle fout avec le dingo?

CHARLES. – Ah! Madame De La Valette, permettez-moi de vous présenter notre *startupeuse* locale, Marie-Angéline. La Savothèque!

DE LA VALETTE. – Enchantée. La Savothèque?

MARIE-ANGÉLINE. – Oui, une sorte de banque en ligne de savons végans totalement...

De La Valette regarde Jean-Eude.

DE LA VALETTE. – Ah, mais c'est mon sauveur ! Vous savez, sans lui, je serais sans doute morte asphyxiée dans ma propre voiture.

JEAN-EUDE. – C'est une grenouille qui vous a sauvée. Hypsi-boas punctatus. C'est la nature, généreuse, compatissante, qui l'a mise sur mon chemin afin de vous aider.

CHARLES. – Eh bien, merci, Jean-Eude.

DE LA VALETTE. – Oh oui, merci, Jean-Eude ! Puis-je vous inviter à notre petit concert ?

ANNICK. – C'est-à-dire...

DOMITILLE. – Oui, les torchons, les serviettes...

JEAN-EUDE. – Avec plaisir. Je suis aussi mélomane.

DE LA VALETTE. – Moi aussi ! J'adore l'opéra !

DOMITILLE. – Oui, enfin, ce soir, se sera plus... Populaire.

CHARLES. – Bon, ben, si tout le monde est là...

Charles s'engage vers l'entrée.

BOB. – Hop ! Hop ! Hop ! Vous avez vos badges ?

CHARLES. – Nos badges ? Non, mais on n'a pas besoin de badge, Bob, c'est nous qui organisons le...

BOB. – Ah, ouais ! (*Il rit. Tout le monde rit aussi.*) Ben ouais, mais si vous n'avez pas de badges, vous ne rentrez pas. Moi, on m'a dit : « Ceux qui n'ont pas de badges, ils ne rentrent pas. » Donc, pas de badges...

DE LA VALETTE. – Écoutez, euh...

BOB. – Bob. C'est parce que mon vrai prénom, c'est Georges...

DE LA VALETTE. – Écoutez, Bob, je suis Madame De La valette, la... La... La propriétaire de ce camping, en quelque sorte. Je vous explique. Les badges doivent être à l'intérieur, au bureau de la direction, c'est pourquoi nous devons rentrer pour les mettre et en distribuer ensuite aux VIP...

BOB. – Ah! Ah, OK! Ah, les badges, ils sont... Ah, d'accord...

CHARLES. – Voilà!

Charles s'engage de nouveau, mais Bob lui barre le passage.

BOB. – Hop! Hop! Hop! N'avez pas de badges, vous ne rentrez pas!

CHARLES. – Mais enfin, Bob, ne faites pas l'enfant! Puisqu'on vous dit que les badges sont à l'intérieur!

BOB. – Ah oui!... Mais non!

DE LA VALETTE. – Écoutez, Bob, je suis Madame De La Valette, je suis votre sup...

BOB. – Ho-ho! De La Vachette! Tu pourrais être miss Univers sur un poney, tu n'as pas de badges, tu ne rentres pas!

LINDA. – Bon, on se calme... Dites-moi, vous connaissez Jean-Claude Durand?

BOB. – Le chanteur? Ah ouais, j'adore!

LINDA. – S'il était là, vous le laisseriez rentrer?

BOB. – Ben ouais!

LINDA. – Ah!

BOB. – S'il a un badge.

LINDA. – Oh, le...

EMMANUELLE. – Bon, écoute, Coco, j'ai un concert à préparer. Alors, tu remballes tes ordres, tu les mets dans ta culotte et tu laisses rentrer les gens.

Bob met la main sur sa bombe lacrymo.

EMMANUELLE. – Ok !

CHARLES. – Bon, Bob, écoutez !

ANNICK. – Mais impose-toi, nom de Dieu ! Tu es mou !

CHARLES. – Bon, Bob ! Vous me connaissez ?

BOB. – Ben oui.

CHARLES. – Qui est-ce qui vous a trouvé le poste ici ? Qui vous a pistonné ? Hein ?

BOB. – Ben, c'est le maire. C'est vous.

DOMITILLE. – Et moi, Bob, vous me voyez tous les jours à la MECDL, hein ? Je rentre sans badge...

BOB. – Oui, mais aujourd'hui, il faut un badge.

DOMITILLE. – Eh bien, comme disait Platon : « Aujourd'hui est le hier de demain. fg Donc, faite comme si on était hier ou demain... Voilà.

BOB. – Oh, je ne comprends rien. Je sais plus du coup si c'est... Demain... Aujourd'hui... M'avez embrouillé.

CHARLES. – Bon, on est demain. Voilà. Alors, laissez-nous rentrer.

BOB. – Bon. OK, mais...

Césarine arrive avec sa sculpture.

CÉSARINE. – Désolée pour le retard. Chaud devant.

BOB. – Ah ben, non ! Personne ne rentre. Surtout si c'est avec elle et sa poubelle. Hé, ce n'est pas la déchetterie, hein ? Allez, circulez !

ANNICK. – Mais ce n'est pas possible ! Qu'est-ce qu'elle nous... ? Et puis, vous, ça suffit, laissez-nous passer maintenant !

Bob lui balance un coup de lacrymo.

ANNICK. – Ah, la vache ! Je ne vois plus rien ! Je ne vois plus rien !

CHARLES. – Ma chérie ! Mais vous êtes malade ?

BOB. – Pas de badges.

EMMANUELLE, à Linda. – Coco, tiens mon sac, je vais me le faire !

CÉSARINE. – Je vais te la faire bouffer, moi, la poubelle !

DOMITILLE. – Calmez-vous ! Mais calmez-vous !

Jean-Eude s'approche de Bob doucement.

MARIE-ANGÉLINE. – Attention à vous, Jean-Eude, il est incontrôlable... Vite, il faut que je filme ça. Oh, le buzz de ouf !

DE LA VALETTE. – Non, vous avez déjà fait un premier sacrifice pour moi... Non, Jean-Eude...

Jean-Eude écarte De La Valette de son passage et s'approche de Bob. Bob perd peu à peu de son arrogance.

JEAN-EUDE. – Bob ! Mon Bob ! Bobby ! Pense à Sarko ! Pense à la grenouille...

Bob est déstabilisé.

BOB. – Bon, ben...

Jean-Eude fait signe aux autres de rentrer.

JEAN-EUDE. – Tu as fait le bon choix.

BOB. – Tu sais me parler, toi... Tu as les mêmes yeux que mon chien... Juste en te regardant, je...

Ils sortent.

27

Agnès arrive avec un tas de papier dans les bras.

AGNÈS. – Et voilà ! Alors, j'ai fait la boulangerie, la boucherie-charcuterie, l'épicerie, le café PMU et la pharmacie. Il n'y a plus un seul bulletin en circulation. S'ils croyaient que j'allais laisser passer ma chance ! Ça fait trente-trois ans que j'attends ça, trente-trois ans que je répète la chorégraphie. Jeanclaudette ! Je serai la nouvelle jeanclaudette ! Je connais ses chansons – enfin, sa chanson – par cœur. Souviens-toi, Jean-Claude, c'était en 1985, à la fête des vélos fleuris à Fismes. Il faisait chaud, ce jour-là. Juste après C. Jérôme, tu es venu chanter sur le podium, devant le presbytère... Ta chemise ouverte était mouillée de sueur... Tu tendais la main à tes fans en transe... Et puis, tu as planté tes yeux dans les miens... Tu as pris ma main... Tu m'as hissée sur le podium... Nos corps se sont frôlés... Tu m'as dit : « Danse, ma belle, danse pour moi... » Alors, j'ai commencé à danser... J'étais comme un surfeur sur une vague d'amour... Il n'y avait plus que toi et moi... Et puis... Et puis, mon corps a vacillé... J'ai glissé... Il y a eu des rires... Tes danseuses riaient... Le public

riait... Ton regard s'était déjà posé sur une autre... Tu chantais pour la troisième fois ton tube... C'est dans les bras d'un pompier que je me suis éloignée de toi... Mais aujourd'hui, je suis de retour! Je ne tomberai pas. Je serai derrière toi... À tes côtés... À tout jamais... J'ai mis toutes les chances de mon côté pour être la gagnante du concours et rien ne m'arrêtera. Bon, il y a quand même deux cents bulletins à remplir. Faut pas traîner.

28

ÉLOANE. – Ça va ?

ESTHER. – Quelque chose ne se passe pas normalement.

BAPTISTE. – Qu'est-ce qui lui arrive ?

ÉLOANE. – Bonjour, madame.

ESTHER. – Tout va bien ?

BAPTISTE. – Coucou ?

ÉLOANE. – État de choc ? Régression ? Vies antérieures ?

ESTHER. – Répondez-nous !

BAPTISTE. – J'ai combien de doigts ?

AGNÈS. – Hein ? Quoi ? Ah, tous ces formulaires ! Il faut que je remplisse tous ces formulaires, au secours ! À l'aide !

SAMUEL. – Qu'est-ce que j'entends ? On nous appelle ?

COLIN. – Scout, toujours prêt !

RÉMI. – Et c'est reparti !

SAMUEL. – Nous voilà ! Les formulaires, on s'en occupe.

COLIN. – J'ai des crayons.

RÉMI. – Des formulaires de quoi ? Ça suffit à présent ! On ne connaît même pas cette dame ! Si ça ce trouve, elle veut remplir des formulaires pour... Hum, je sais pas, un truc ni propre ni bio ! Il faut faire attention !

SAMUEL. – Mais non, regarde. Juste son nom et son prénom.

COLIN. – On va l'aider.

RÉMI. – Et puis quoi encore ? Elle sait pas écrire son nom ?

SAMUEL. – Elle est épuisée ! Protocole de survie ! Colin, ventilation. Vous autres, crayons ! Aller ! À vos stylos !

RÉMI. – Elle veut être Jean-Claudette... Moi, je me méfierais... Enfin, bon... Allons-y.

THAÏS. – Ça y est ! J'ai détaché tous les chiens en laisse.

CHARLOTTE. – Et moi, j'ai défait tous les piquets de tente.

LUCILLE. – Moi, j'ai mis le sucre dans le sel et le sel dans le sucre.

PAULINE. – Et moi, j'ai...

THAÏS. – T'as fait quoi ?

CHARLOTTE. – Dis-nous !

LUCILLE. – T'as crevé les pneus des voitures ?

PAULINE. – Non, non, j'ai fait... J'ai fait...

THAÏS. – Allez, dis !

CHARLOTTE. – Vas-y !

LUCILLE. – Tu me fais peur.

PAULINE. – J'ai fait...

Elle parle à l'oreille des autres.

THAÏS. – Trop bien !

CHARLOTTE. – C'est génial !

LUCILLE. – J'aurais pas eu l'idée !

PAULINE. – Et puis aussi, j'ai...

Elle parle à l'oreille des autres.

29

ALEXIS. – Alors, alors, au rapport ! Les toilettes ?

ALICE. – Bouchées. Papier toilette, rouleaux, cailloux et brosse à chiotte.

MARGOT. – Et les blocs désodorisants. Alexis. — On est bons. La cantine ?

ALICE. – Lave-vaisselle ruiné.

MARGOT. – Couvert en travers, bac de lavage HS.

ALEXIS. – Les douches ?

ALICE. – Ah, les douches...

MARGOT. – Ben quoi ?

ALEXIS. – Ben oui, ben quoi ?

ALICE. – Ah non, les douches, on les a soignées...

MARGOT. – Bacs bouchés, shampoing remplacé, crottes de rats déposées.

ALEXIS. – On est bons. Où en sont les autres ?

SAMUEL. – Ça va ? Vous faites quoi ? Ça sent bizarre, non ? Y a comme une odeur...

CANDICE. – Ont devrait pas rester là, y a comme un truc bouché. On risque d'attraper des maladies.

SAMUEL. – Tout va bien ? Vous en faites une tête.

CANDICE. – Vous avez la grippe ? Ils ont la grippe ? Viens, on s'en va !

THIBAUT. – Voilà, vous avez retrouvé votre frère.

LILY-ROSE. – Oui, heu merci. C'est gentil de nous avoir aidés.

THIBAUT. – Je vous raccompagne.

LILY-ROSE. – Euh ? Où ça ?

THIBAUT. – Eh bien... Allée des vignes, emplacement du moût de raisin.

LILY-ROSE. – Oui... C'est-à-dire que... D'accord.

FANÉLIE. – Allo ? Papa-zoulou appelle tango-Charlie ! Allo ?

THOMAS. – Tu fais quoi ?

FANÉLIE. – J'appelle pour savoir où ils en sont.

THOMAS. – Eh bien, ils viennent de finir.

FANÉLIE. – Tu vois ça à quoi, toi ?

THOMAS. – Juste là. Regarde.

FANÉLIE. – On est à la bourre ! On en est où de la piscine ?

THOMAS. – Opération commando !

FANÉLIE. – C'est officiel, la piscine est vert pomme !

THOMAS. – Avec une pointe d'orange.
LINA. – Yah ! À mort les campeurs !
MATTEO. – Attends, ça, c'est pas prévu !
LINA. – C'est pas prévu ? Eh bien, regarde : yah !
MATTEO. – Tu es folle !
LINA. – Oui ! Opération piscine panique ! Argh !
MATTEO. – Je veux pas voir ça. Je vais le dire à maman !
LINA. – Cafteur ! Tiens !
Elle l'asperge de produit.

30

LOUISON. – Mais arrête !
RAPHAËL. – Attends, tu vas voir...
LOUISON. – Mais écoute, tu n'as pas besoin de faire ça...
RAPHAËL. – C'est pour tromper l'ennemi.
LOUISON. – On nous regarde...
RAPHAËL. – Tant mieux. Il faut faire encore plus vrai ! On va faire la danse de la pluie !
LOUISON. – Mais pourquoi faire ? Je veux pas qu'il pleuve !
RAPHAËL. – La vengeance de Bouddha sera terrible. Terrible, tu entends ?
LOUISON. – Au secours !

Liliane, Gérard, Mado, Fred et Serge. Bob monte la garde à l'entrée du camping.

YVONNE. – Zut, il y a le cerbère qui monte la garde.

GÉRARD. – Ne bouge pas, je m'en occupe.

LILIANE. – Calme-toi, Gérard.

Monique arrive.

MONIQUE. – Ben, qu'est-ce que vous faites là ?

PAULINE. – Ben, et toi ?

MONIQUE. – La pierre, le rocher ! Il m'attire !

PAULINE. – Mamie, qu'est-ce que tu lui as vendu ?

MADO. – Je vais revoir mes dosages...

LILIANE. – On va rentrer dans ce camping et participer à la fête. Les Brancousanays doivent rester maîtres de leur terroir. On doit leur montrer qui nous sommes. Brancousanays nous sommes dans le bonheur et dans...

GÉRARD. – Et dans ?

LILIANE. – Et dans... Ah, je n'ai pas de rimes en « omme ».

MADO. – Géranium ?

PAULINE. – Planétarium ?

SERGE. – Microsomme ?

MONIQUE. – Vivarium ?

LILIANE. – Oui, bon, ça va. Bon, on fait comment, alors ?

GÉRARD. – On lui jette un gros caillou sur la tronche. Tiens, celui-ci.

MONIQUE. – Tu es fou, malheureux ! C'est une pierre ancestrale. Regarde, tu vois, là, on peut voir une tête d'oroch et là, un mammoth qui court.

SERGE. – Mamie !

MADO. – Ah, ben là, je n'y suis pour rien si elle ne respecte pas la posologie.

GÉRARD. – On fonce dans le tas. Il y aura des pertes collatérales, mais je ne vois pas comment faire autrement. Ou alors si ! On envoie un leurre. Comme à la chasse aux canards. Une petite poule d'eau qui se trémousse. Un appât, quoi.

SERGE. – Oubliez tout de suite.

MADO. – Mais non ! On va lui envoyer notre sirène !

LILIANE. – Hein ?

MADO. – Serge, tu vas nous l'appâter avec une petite mélodie. Comme une sirène sur son rocher.

MONIQUE. – En espérant qu'il n'ait pas de cire sous la main.

PAULINE. – Et surtout qu'il ne soit pas mélomane.

SERGE. – Mais qu'est-ce que je vais lui chanter ?

GÉRARD. – Tu improvises, tu t'adaptes.

MADO. – Et nous, pendant ce temps-là, on trace. Pigé ?

LILIANE. – Les Brancousanays comptent sur toi, Serge. Ils sauront récompenser ton sacrifice. Toi, citoyen de...

GÉRARD. – Bon vas-y, je te couvre.

Gérard pousse Serge qui s'avance timidement vers Bob.

SERGE. – « Tout doucement / Envie de changer d'atmosphère,
d'altitude Tout doucement / Besoin d'amour pour remplacer
l'habitude / Tout simplement / Arrêter les minutes supplémen-
taires / Qui font de ma vie un enfer / Je l'aime encore, mais plus
vraiment. »

MONIQUE. – Ce n'est pas gagné.

PAULINE. – Vingt contre un qu'il l'étale direct.

YVONNE. – Trente.

LILIANE. – Attendez, il se passe quelque chose.

GÉRARD. – C'est beau comme une volée de bécasse.

SERGE. – « Tout doucement / Sortie de ses draps et de son
cœur / Tout doucement / Sans faire de bruit pour pas qu'il
pleure / Tout simplement / Changer de peau oublier tous les
avants / Fermer les yeux se sentir de nouveau autrement / Tout
simplement / Fermer pour cause de sentiments différents /
Reviendrai peut-être dans un jour un mois un an / Dans son
cœur dans sa tête / Si encore il m'attend. »

*Bob, méfiant au début, s'approche de Serge. Serge cesse de
chanter, attendant un coup de poing.*

BOB. – Comment vous avez su que c'est ma chanson préférée ?

SERGE. – Je ne sais pas... L'instinct. Vous étiez là, seul, triste...

BOB. – Chante encore !

SERGE. – Ah ?

BOB. – Oui, chante pour moi !

SERGE. – « Tout simplement / Fermé pour cause de sentiments différents / Reviendrai peut-être dans un jour un mois un an / Dans son cœur dans sa tête / Changer tout vraiment / Si encore il m'attend. »

Serge fait signe aux autres de rentrer, puis s'éloigne doucement de Bob en chantant pour rentrer dans le camping.

32

ANNE-MARIE. – Je n'en reviens pas que Bob t'ait laissée rentrer comme ça.

JP. – Pouvoir de persuasion ! (*Il montre un billet de cent euros.*) Avec ça, on arrive à tout.

ANNE-MARIE. – Bon, en tout cas, tu te tiens à carreau. Aujourd'hui, on reçoit tout le gratin. Alors, discrétion totale.

JP. – Ne t'en fais pas, ma cousine, je sais me tenir. Et puis tu 'as vu, j'ai sorti la tenue des grandes occasions.

ANNE-MARIE. – Ah oui, magnifique. Tu vas te fondre dans la foule.

JP. – Si tu veux, je peux même prendre l'accent allemand : « Bonchour, matame. » Ou Anglais : « Bondjour, misses. » Ou même Parisien : « Salut, ma p'tite dame ! »

ANNE-MARIE. – Oui, eh bien, contente-toi de regarder et de sourire. En plus, la grande patronne de Paris sera là. Alors, motus.

JP. – Elle est mignonne ?

ANNE-MARIE. – Ah oui, très distinguée, très jolie, très classe.
Le bon chic parisien.

JP. – Ah oui ?

ANNE-MARIE. – Oui. Ah oui, ah mais non ! Non, non, non,
non ! Non, tu oublies tout de suite.

JP. – Et pourquoi ça ? Depuis que je suis célibataire, je me sens
revivre, vois-tu. Alors, une petite cocotte parisienne, je ne vais
pas me gêner. Je ne suis pas venu ici pour écouter les flonflons
d'un chanteur has-been. Je suis là pour chasser la gueuse.

ANNE-MARIE. – Mais là, ce n'est pas possible.

JP. – Dis donc, Anne-Marie, tu ne voudrais pas qu'on revoie les
termes du petit prêt de cinquante mille euros que je t'ai accordé
pour ta maison en Bretagne ? Ça serait dommage. Une si belle
longère. Tu n'en aurais pas beaucoup profité.

ANNE-MARIE. – Tu ne ferais pas ça. C'est moche, le chantage.

JP. – C'est moche, mais pratique. Mais ne t'en fais pas, je vais y
aller sur du velours avec la patronne. « Bonjour, madame, si vous
le voulez, je serai votre sherpa dans cette contrée hostile. Je vais
vous faire découvrir des paysages insoupçonnés. » Alors ?

ANNE-MARIE. – Un vrai bulldozer dans un jardin anglais.

JP. – Ouais, bon, je manque de pratique.

ANNE-MARIE. – S'il n'y avait que ça.

JP. – Je sens que je vais passer une bonne soirée ici ! Après tout,
c'était mon terrain ! Je suis un peu chez moi.

ANNE-MARIE. – En parlant de ça, il y a une drôle d'odeur qui se dégage du côté de la piscine. On a beau chercher, on ne voit pas d'où ça vient. Tu n'aurais pas une idée ?

JP. – Ah, ben si. La piscine, elle est construite pile sur l'ancienne fosse à purin. Alors, tu penses ! C'est qu'il doit rester du jus dans le sous-sol.

ANNE-MARIE. – Non ? Mais alors, l'odeur dans les sanitaires sud du camping, c'est...

JP. – Les anciennes cabanes à cochons. Mêmes conséquences.

ANNE-MARIE. – Oh, mon Dieu ! Bon, c'est l'heure ! Écoute, je compte sur ta discrétion.

JP. – Mais oui...

ANNE-MARIE. – Je te revaudrai ça. Allez, sors en premier, je ne voudrais pas qu'on nous voit...

JP sort en criant.

JP. – Ouh ouh !

ANNE-MARIE. – Ça n'a jamais été sa qualité première. Du calme, Anne-Marie, du calme.

Elle sort.

33

MANON. – Allez, vas-y...

ADRIEN. – Bon, alors, je me lance... Alors voilà, j'y vais...

MANON. – Tu te concentres... Je suis le maire... Tu lui dis calmement quelles sont nos revendications.

ADRIEN. – Oui, alors... Bon... Aujourd’hui, la situation économique est plus qu’instable... Les conditions d’emploi ne sont plus les mêmes... Les années précédentes, le café était à trente-cinq centimes à la cafèt... Nous bénéficions d’une remise de cinq pour cent, ce qui nous permettait d’économiser...

MANON. – Stop! Mais stop! Mais qu’est-ce que tu fais, là? Qu’est-ce que tu fais?

ADRIEN. – Eh bien, je, heu... Je parle de condition de travail...

MANON. – Tu ne parles de rien du tout! On s’en fout du prix du café de la cafèt! On ne boit pas de café! Personne ne boit de café dans notre groupe! Tu ne bois pas de café!

ADRIEN. – Oui... Oui, je vois, oui... Il faut que je sois plus concerné...

MANON. – C’est ça.

ADRIEN. – Que je m’implique davantage...

MANON. – Oui.

ADRIEN. – Je recommence... Je suis à fond... Tu vas voir, alors. Les années précédentes la canette de Coca était à un euro avec une remise de...

CLARA. – Mais il est bouché, ce mec, ou quoi? Mais qu’est-ce que tu fais! On vient de te dire qu’on se foutait des prix de la cafèt!

ADRIEN. – Non, du café... Du prix du café... Alors là, tu vois, je parle du Coca, je m’implique, je nous implique...

CLARA. – Mais ce n'est pas possible !

MANON. – Calme-toi...

CLARA, *poussant un long soupir*. – Écoute, c'est formidable. Ce que tu as dit là... Tu vois... Je me sens impliquée...

ADRIEN. – Ah oui ? Ah... Eh bien, je...

CLARA. – Oui... Tu m'as vraiment impliquée et je sais que c'est toi qui dois parler au maire.

ADRIEN. – Oui, je, c'est moi le responsable, alors...

CLARA. – Oui... Alors justement... Je me sens responsable... Je voudrais parler au maire... Laisse-moi le faire...

ADRIEN. – Eh bien, c'est-à-dire que...

CLARA. – Implique-moi, Adrien ! Implique-moi avec toi...

ADRIEN. – Euh... Euh... Ah oui ! Oui !

MANON. – Euh, du calme, là ! Vous vous impliquerez à un autre moment, il y a des enfants, là...

CLARA. – Il est d'accord... Tu es d'accord, hein ? Alors, je vais parler au maire.

MANON. – Mais doucement... Qu'est-ce que tu vas lui dire ?

HUGO. – Oui... Attention... Faut pas t'énerver, hein...

CLARA. – Pourquoi tu veux que je m'énerve ? Je ne m'énerve pas, là ? Je m'énerve ?

MANON. – Mais non. Allez, concentre-toi, d'accord ? Voilà. Je suis le maire... Tu vois, j'arrive, et...

HUGO. – Adrien ?

ADRIEN. – Oui ?

HUGO. – Implique-toi, là.

ADRIEN. – D'accord.

MANON. – Allez, je suis le maire, j'arrive. Euh non, tiens, Laurine, viens...

LAURINE. – Ah non, hein ! Je ne joue pas, moi... Je ne veux pas jouer le maire !

MANON. – Mais c'est pour l'exercice. Voilà, tu te mets là et tu dis : « Quelles sont vos revendications » Et puis tu écoutes, c'est tout.

LAURINE. – C'est tout ?

MANON. – Mais oui !

LAURINE. – Bon. « Quelles sont vos revendications ? »

CLARA. – Non, mais attends ! Non, mais là, je ne peux pas, là ! « Quelles-euh-sont-euh-vos-euh-reuhvendications-euh ? » Non, mais tu ne peux pas y mettre du tien ?

LAURINE. – Ah, mais je vous avais prévenus, moi ! Je ne sais pas faire ça !

HUGO. – Mais allez quoi, de l'autorité, genre : « Quelles sont vos revendications ? »

LAURINE. – Mais je ne fais pas ça !

CLARA. – Mais oui, fais-le, toi !

MANON. – C'est vrai, fais-le.

HUGO. – No souci... Je le fais. « Quelles sont vos revendications ? »

Choré et attitude.

CLARA. – Mais non ! Mais alors là... Bon, euh...

MANON. – Non, je te le fais. Voilà. « Quelles sont vos revendications ? »

CLARA. – Ah, euh, pardon... Refais-le, je n'étais pas prête, là. C'est bon, vas-y.

MANON. – « Quelles sont vos revendications ? »

CLARA. – Je vais te le dire, moi ! On veut de la thune, tu entends, connard ? Raz le-cul de se taper ces chiards à longueur de nuit ! Ce n'est pas toi qui ramasses la merde, mon gars ! Alors, tu vas nous faire le plaisir d'allonger la caillasse, sinon c'est moi qui t'allonge la gueule ! Fuck grave ta mère en bouée dans le camping !

Silence.

HUGO. – Yo.

CLARA. – J'étais dedans, là, j'étais dedans...

MANON. – Ouais...

HUGO. – Presque trop...

MANON. – Il pourrait mal le prendre...

HUGO. – Attends... Je propose... Tu vois plus festif, plus sympa... Attends... Ah oui, c'est ça ! (*Il fait trois pas de chorégraphie.*) « Car moi, je pense que je suis sous-payé / Et toi, tu ferais mieux de m'écouter / Car ça ne serait pas une bonne idée / Si personne ne peut les surveiller ! »

LAURINE. – Mais non, mais jamais on ne nous prend au sérieux. Bon. Alors, je ne veux pas faire du théâtre ni de la danse, mais il faut qu'on nous donne les moyens! Voilà ce qu'il faut dire. « Monsieur! Comment voulez-vous que nous puissions exécuter un spectacle dans ces conditions? Tous égaux! De la même taille. De la même matière. Et il faut que nous soyons nombreux. Ça met du temps à faire. Sans parler du temps libre pour l'inspiration. On n'a pas d'inspiration quand on change une couche. Alors, nous voulons plus de pot! Et pas de ces petits pots minables de sous-marque! Des Danone! Des La Laitière! Des Bifidus Actif! Des pots qui tiennent la peinture! Et de la colle qui colle, et de la peinture qui peint! À bas la sous-marque! » Voilà quoi, engagé! Bon, à part les pots et la colle et la peinture, on réclame autre chose?

TOUS, désespérés. – Non, non...

34

Emmanuelle entre avec le portable à l'oreille, suivie de Linda.

EMMANUELLE. – Ouais, là... Ben, là! Tu ne me vois pas? Mais quel! Tiens, vas-y, toi, fais-lui signe.

LINDA. – Ouh ouh! Mais il est complètement miraud. Jean-Claude!

EMMANUELLE. – Ah, ça y est. Je crois qu'il a capté. Ah, ce n'est quand même pas une flèche.

LINDA. – Tu m'étonnes! Et puis l'âge, ça n'aide pas.

EMMANUELLE. – Vas-y, souris, Coco, il arrive.

JEAN-CLAUDE. – Ah, la vache, il a fallu que je chante à l'entrée. Il y a une espèce de taré en uniforme qui ne voulait pas me laisser passer. Une histoire de badge.

EMMANUELLE. – On sait, oui, on sait.

JEAN-CLAUDE. – Ah ben, j'espère qu'ils ne sont pas tous comme ça, dans ce patelin.

Linda et Emmanuelle se regardent.

JEAN-CLAUDE. – Ah ben, ça promet. Bon, ça se passe où, cette histoire ? Je voudrais me poser dans ma loge.

Linda et Emmanuelle se regardent de nouveau.

JEAN-CLAUDE. – Il n'y a pas de loge !

LINDA. – Pas vraiment. Disons qu'on pourra se changer dans le local technique de la piscine. Attention, parce que la porte de gauche, c'est le local poubelle.

JEAN-CLAUDE. – Dis donc, Manu, c'est de pire en pire.

EMMANUELLE. – C'est que tu n'es pas demandé tous les quatre matins. Alors, je prends ce que je peux, où je peux, dès que je peux. C'est fini, la belle époque.

JEAN-CLAUDE. – Dis donc, c'est toi qui as eu l'idée de la tournée. « Le Grand Retour. » Tu m'as dit que ce serait triomphal. Le come-back parfait. Pour l'instant, on a fait deux foires aux boudins, la fête de la blanquette à Limoux et la maison de retraite de Montargis.

EMMANUELLE. – Tu as fait un triomphe, là-bas.

LINDA. – Tu parles, ils se sont endormis.

EMMANUELLE. – Pas tous.

JEAN-CLAUDE. – Dire qu'à un moment, je refusais de chanter pour moins de mille personnes... Tu te souviens quand le public scandait : « J.-C.! J.-C.! » On faisait monter l'ambiance à son maximum. Le noir sur la scène... La fumée qui envahit le plateau... Quelques accords de synthé... Des lumières bleues qui scintillent... La batterie qui roule et... Paf! Lumière! J'arrive dans ma combinaison bleu roi. Les danseuses sont autour de moi. Et là, c'est le show! Jusqu'au fameux...

EMMANUELLE. – Oui, le double flip arrière. Mais bon, c'est fini tout ça. Enfin, je veux dire, le double flip.

JEAN-CLAUDE. – Oh, ça va... Je suis certain que bien chauffé, je peux encore le faire...

Jean-Claude mime le double flip.

EMMANUELLE. – Contente-toi de chanter.

LINDA. – À propos, Jean-Claude, il y aura une nouvelle jeanclaudette aujourd'hui.

JEAN-CLAUDE. – C'est quoi, cette histoire?

EMMANUELLE. – C'est une idée à moi, Coco. Un concours pour devenir *the* nouvelle jeanclaudette Tirage au sort intégral.

JEAN-CLAUDE. – Et elle ressemble à quoi?

LINDA. – Ah ben, attend, on n'a pas encore le résultat. J'imagine le pire.

JEAN-CLAUDE. – Je vais avoir l'air malin, moi, si c'est la boulangère du coin.

LINDA. – Ah, tu vois! Qu'est-ce que je te disais ?

EMMANUELLE. – Hé oh, calme-toi. Ma petite idée, ça nous permet de nous mettre cinq cents euros dans les fouilles, Coco! Ni vu ni connu. Alors, on se calme et on boit frais. Bon, ici, c'est un peu la Cour des Miracles. Entre le maire et sa femme dézinguée, la patronne du camping, une De Machin Chose, une colleuse de pots de yaourt, une marchande de savon et un grand échalas amoureux d'une grenouille... Alors, tu es aimable pour une fois, tu souris et tu ne l'ouvres pas trop. On installe, on chante, on prend l'oseille...

LINDA. – Et on se casse. Ben, comme d'habitude, en fait.

EMMANUELLE. – Oui, mais là, encore plus vite que d'habitude.

JEAN-CLAUDE. – Vous me faites peur.

LINDA. – Tiens, ben voilà la rombière de la culture, Domitruc.

EMMANUELLE. – Domitille.

JEAN-CLAUDE. – Elle n'est pas mal, dis donc.

LINDA. – Pff! Tu la vois de loin. Plus près, c'est décevant.

EMMANUELLE. – Jalouse, va! De toute façon, c'est chasse gardée. Compris ?

JEAN-CLAUDE. – Ah ben, si tu marches sur mes plates-bandes, il va me rester quoi ?

EMMANUELLE. – De toute façon, elle n'aime que le tango. Et tu n'as pas grand-chose d'un Argentin.

LINDA. – Tu fais plus terroir, quoi...

JEAN-CLAUDE. – Parce que toi, tu crois que tu ressembles à une Milonguera ?

DOMITILLE. – Bonjour. M. Durand n'est pas encore arrivé ?

Emmanuelle et Linda font signe à Domitille que c'est Jean-Claude Durand.

DOMITILLE. – Ah c'est vous ? Je vous voyais plus...

JEAN-CLAUDE. – Grand ?

LINDA. – Jeune ?

DOMITILLE. – Non, plus... Enfin, comme à la télé, quoi...

LINDA. – Ah ben, ils ne repassent toujours que de vieux extraits à la télé, en même temps... C'est pour ça. Ça date un peu...

DOMITILLE. – Oui... Enfin... Vous avez fait bonne route M. Durand ?

Jean-Claude fait le baise-main à Domitille.

JEAN-CLAUDE. – Appelez-moi Jean-Claude.

EMMANUELLE. – Bon, Domi, on en est où du concours ?

DOMITILLE. – Justement. Monsieur le maire ne va pas tarder à annoncer les résultats. Vous devez être impatient de savoir qui sera votre nouvelle danseuse.

JEAN-CLAUDE. – Impatient, ce n'est pas le mot... Mais vous auriez fait une candidate parfaite, vous savez ?

DOMITILLE. – Merci. Vous allez me gêner. Bon, allons-y, ne perdons pas de temps.

LINDA. – J'ai hâte.

Domitille sort suivie de Linda. Jean-Claude et Emmanuelle suivent.

JEAN-CLAUDE. – Elle est ferrée ! Et toc !

EMMANUELLE. – Ne t'énerve pas, Coco ! Ne t'énerve pas. C'est mauvais pour ton coeur.

Ils sortent.

35

Sur la scène trône l'œuvre de Césarine. Anne-Marie entre, accompagnée de De La Valette et Bob.

ANNE-MARIE. – Voilà, madame De La Valette, tout est prêt, j'espère que ça vous plaît.

DE LA VALETTE. – C'est parfait, Anne-Marie, parfait !

BOB. – Je suis encore désolé pour tout à l'heure. Mais vous savez, moi, les ordres, c'est les ordres. Pas de badge, on...

ANNE-MARIE. – Oui, merci, Bob.

DE LA VALETTE. – Ce n'est pas grave, Bob, vous avez fait votre travail.

BOB. – Merci. Merci, madame De La Palettte.

ANNE-MARIE. – Alors, ici, il y aura le...

BOB. – Parce que moi, on m'avait dit pas de badge ! Alors, pas de badge...

ANNE-MARIE. – Oui, merci, Bob ! On a compris.

BOB. – OK ! OK !

ANNE-MARIE. – Donc, ici la...

BOB. – C'était les ordres. Pas de badge, on ne rentre pas.

DE LA VALETTE. – Oui, Bob, oui ! Pas de badges. Mais c'est fini, hein ?

BOB. – Oui ! Oui ! C'est fini !

Ricky rentre avec Martine.

ANNE-MARIE. – Ah, madame De La Valette, permettez-moi de vous présenter Ricky, notre coach sportif, et sa charmante compagne.

BOB. – Hé, vous avez un badge ?

ANNE-MARIE. – Bob, s'il vous plaît, ça va aller.

BOB. – Excusez-moi. Excusez-moi.

RICKY. – Bonjour, madame. C'est un plaisir.

MARTINE. – Oh oui ! Oh, qu'est-ce que vous êtes élégante ! Vous faites du sport ? Parce que sinon, mon Ricky, il peut vous donner quelques conseils.

ANNE-MARIE. – Merci, Martine, merci ! Ricky, Bob, si vous voulez bien m'accompagner, j'ai deux ou trois cartons de ballons à sortir de mon bureau. Si vous voulez bien nous excuser ?

DE LA VALETTE. – Faites, faites. J'attends monsieur le maire.

*Anne-Marie, Bob et Ricky sortent. Martine et De La Valette restent quelques secondes, échangeant des sourires.
Anne-Marie revient.*

ANNE-MARIE. – Martine, vous voulez bien me suivre aussi ?

MARTINE. – Oui, tout de suite ! À tout à l'heure !

Martine sort. Jean-Eude et Marie-Angéline entrent. Jean-Eude se dirige vers De La Valette, abandonnant Marie-Angéline qui s'assombrit. De La Valette aussitôt commence une danse de la séduction, imitant l'oiseau. Marie-Angéline la rejoint. Danse puis défi. Elles sortent derrière Jean-Eude qui fait le paon. Mado, Christine, Fred, Thérèse, Gérard et Serge arrivent.

CHRISTINE. – Elle est là, la pierre, juste dessous la scène, pile-poil sous la grosse poubelle.

FRED. – Calme-toi, Christine, calme-toi.

SERGE. – Oh, j'ai toujours rêvé de chanter sur une scène comme ça.

GÉRARD. – Ne t'en fais pas, Serge, c'est ton jour de gloire! S'il y en a un qui doit chanter ce soir, c'est toi. Et le premier qui t'en empêche! « Ta ta ta ta ta ta ta ta ta ta! »

Thérèse : C'est le grand soir! Les citoyens de Brancousanay vont reprendre ce que le grand capital leur a confisqué!

MADO. – Hé, calmos! On ne va pas faire de vagues pour l'instant. On va se glisser parmi la populace discrétos. Pigé? (*À part, à Fred.*) Tu as les petits sachets?

FRED. – Oui, Mamie. Par contre, je prends trente pour cent sur le total vendu.

MADO. – Tu n'es pas gêné! Bon, d'accord pour vingt pour cent.

FRED. – Vingt cinq, sinon je rentre.

MADO. – Tu es dur! Bon, va pour vingt-cinq. Pff... (*S'adressant à tous.*) Allez, on va se tanquer là-bas, au calme...

Ils prennent place dans une allée. Sandra et Jean-Paul arrivent.

JEAN-PAUL. – Dis donc, tu sens l'eau de Javel.

SANDRA. – Normal, je suis rentrée dans la camionnette du nettoyeur de piscine. J'ai cru que j'allais mourir.

JEAN-PAUL. – Tu es venue pour voir la vedette ?

SANDRA. – Mieux que ça.

JEAN-PAUL. – Pour avoir un autographe ? Je peux arranger ça. Ma cousine est la directrice du camping.

SANDRA. – Ne t'en fais pas. J'aurais mieux que ça. Je suis en mission. Chut !

Ils viennent se placer dans une allée. Charles entre avec Annick, Emmanuelle, Linda, Césarine et Domitille, De La Valette et Bob derrière eux. Charles a une boîte dans les mains.

ANNICK. – Ce n'est pas possible, tu vas pas faire ton discours devant ce... Ce... Ce truc !

CHARLES. – Je t'en prie, Annick, pas de scandale.

CÉSARINE. – Tu vas voir la mairesse ! Je vais t'arranger le portrait façon Picasso !

DOMITILLE. – Calme-toi Césarine ! Elle exprime sa peur, son ignorance devant quelque chose qui lui échappe. S'il y avait eu une MECDL à son époque, elle aurait pu élever sa conscience artistique.

CÉSARINE. – Pas sûre. Elle est tellement...

DOMITILLE. – Chut, je t'en prie.

CHARLES. – Bon, eh bien, je crois qu'il est temps de procéder au tirage au sort du grand concours « Qui sera la nouvelle Jean-claudette ? » en présence de madame De La Valette, propriétaire de ce charmant camping ! Si vous voulez bien nous dire quelques mots ?

DE LA VALETTE. – Eh bien, merci, monsieur le maire ! Tout d'abord...

ANNICK. – Bon, allez ! Ça suffit les blablas !

Annick sort un bulletin. Au même moment, Jean-Eude et Marie-Angéline se placent dans une allée et Ricky et Martine dans une autre.

CHARLES. – Alors, alors, qui ?

ANNICK. – Il s'agit de madame ou mademoiselle Sandra Dulard ! Vu l'écriture, elle doit avoir douze ans.

CHARLES, *sortant son portable*. – On va tout de suite l'appeler pour qu'elle nous rejoigne.

SANDRA. – Pas la peine ! Je suis là ! C'est moi ! C'est moi !

Elle monte sur la scène.

LINDA. – Quand je te disais qu'on aurait la boulangère ! Super ton idée, Manu ! Bravo !

EMMANUELLE. – On ne sait jamais ! Bon, c'est vrai que ce n'est pas une première main...

LINDA. – Le maquillage, ça n'arrange pas tout ! Hélas.

CHARLES. – Eh bien, quel heureux hasard !

ANNICK, *fouillant dans l'urne*. – Tu parles d'un hasard !

CHARLES. – Eh bien, mesdames et messieurs, plus que quelques minutes avant le concert du grand retour de celui que vous attendez tous... Jean-Claude Durand !

36

LAURINE. – Tu as compris ?

MANON. – Oui, oui.

LAURINE. – Quoi que je fasse...

MANON. – Quoi que tu fasses, même si tu me supplies d'arrêter, je continue...

LAURINE. – Et tu t'arrêtes ?

MANON. – Quand tu as tout fini... Comme dans Harry Potter...

LAURINE. – Oui, comme dans Harry Potter. Mais franchement, Laurine, pourquoi tu fais ça ? On en a assez des pots de yaourt...

LAURINE. – Pas pour les coiffes.

MANON. – Pas pour les coiffes ?

LAURINE. – Non.

MANON. – Et c'est important parce que... ?

LAURINE. – Parce qu'il faut que les enfants aient leurs déguisements en entier.

MANON. – Oui, je comprends. C'est très courageux de ta part, mais... les manger ?

LAURINE. – Des vaches sont mortes pour ça ! Tu comprends ? Elles sont mortes ! Alors, la moindre des choses, c'est de respecter leur mémoire et de ne pas gâcher ça.

MANON. – OK, OK, ne t'énerve pas, je comprends. Bon, on y va ?

LAURINE. – Oui.

MANON. – Prête ?

LAURINE. – Oui. Attends... Tu peux faire l'avion ?

MANON. – Tu veux que je fasse... ? L'avion ? Vraiment ?

LAURINE. – Oui... Je pense que ça m'aiderait.

MANON. – OK... Broum.

Entre Adrien.

ADRIEN. – Ah, tu es là...

MANON. – Oui. Broum.

ADRIEN. – Qu'est-ce que tu... ?

MANON. – Ne cherche même pas...

ADRIEN. – OK. Alors, voilà, écoute, on peut parler ?

MANON. – Ben, ça va être difficile, là tout de suite, je suis occupée, mais tu as qu'à me parler. Broum.

ADRIEN. – Là, comme ça, devant Laurine ?

MANON. – Quoi ? Ça te gêne ?

ADRIEN. – Ah non, c'est juste que bon... OK, je me lance.

MANON. – Broum.

ADRIEN. – Voilà. Comme tu le sais, on se connaît depuis la maternelle... Et, depuis la maternelle...

MANON. – Broum.

ADRIEN. – Depuis la maternelle, je pense que... Enfin, voilà, ces derniers temps, j'ai pu paraître...

MANON. – Aide-moi.

ADRIEN. – Hein ?

MANON. – Aide-moi, j'ai mal au bras. Tiens.

Manon passe une cuillère à Adrien.

ADRIEN. – Il faut que je... ? Ah, OK.

MANON. – Et tu fais broum.

ADRIEN. – Et je fais broum... OK.

MANON. – Et donc ?

ADRIEN. – Et donc, oui... Ces derniers temps...

MANON. – Broum.

Chaque fois qu'Adrien n'ose pas dire quelque chose, il file du yaourt à Laurine en faisant broum, ce qui fait que Laurine a du mal à suivre la cadence.

ADRIEN. – Oui pardon, oui, broum, ces derniers temps, j'ai pu paraître, heu, proche de... Broum... Et donc, j'ai peur que tu penses que... Broum... Alors qu'en fait... Broum... Depuis la maternelle, tu vois, c'est fou, c'est toi qui me... Broum... Et je suis fou de... Broum... Et j'aimerais tellement que tu acceptes de sortir avec... Broum...

Un temps.

MANON. – Broum ?

ADRIEN. – Je t'aime ! Je t'aime depuis la maternelle ! Broum !

Adrien embrasse Manon.

LAURINE. – C'est trop mignon... Broum... Broum...

HUGO. – Ah ouais ! Ben, j'en étais sûr, tu vois. Depuis la maternelle, il y avait un truc entre ces deux-là...

LAURINE. – Tu en veux ? J'en ai deux cent douze pots à finir.

HUGO. – Euh ben là, bof, non. Je t'aiderais bien, hein, mais je suis intolérant au lactose.

LAURINE. – C'est ballot...

HUGO. – Ouais. Et donc, sinon, tu as vu Clara ?

LAURINE. – Non

HUGO. – Et sinon, tu penses quoi de... Elle.

LAURINE. – Broum.

HUGO. – Non, mais en fait, tu vois, je me dis que bon, elle est toute seule, quand même, par rapport à nous, et bon, on se connaît depuis la maternelle, tu vois, et elle, ça ne fait que huit ans qu'elle est arrivée.

LAURINE. – En CE2.

HUGO. – Ouais, voilà, en CE2, c'est ça, et donc, ben... Peut-être, elle serait contente d'avoir un copain.

LAURINE. – Un copain ?

HUGO. – Ouais, tu vois, quoi.

LAURINE. – Écoute, ce n'est pas parce que j'ai deux cent onze pots de yaourt à terminer, hein, mais bon, tu vois, moi, je n'ai jamais été amoureuse...

HUGO. – Mais je ne te parle pas de...

LAURINE. – Évidemment que tu me parles de ça! Tu viens me faire la conversation pour quoi sinon? Alors je te dis, je ne sais pas si elle veut avoir un copain ou pas. Je ne la connais pas si bien que ça, moi! Et de toute façon moi, hormis Patrick Swayze.

HUGO. – Patrick Swayze?

LAURINE. – Ouais, le mec qui joue dans *Dirty Dancing*...

HUGO. – Ah? Le film pour vieilles, là?

LAURINE. – Tu n'as pas le droit de dire ça! C'est notre film préféré à ma sœur et moi!

HUGO. – Ta demi-sœur? Celle qui a trente-huit ans?

LAURINE. – Ouais, celle-là. Aucun homme n'arrivera jamais à la cheville de Patrick Swayze dans *Dirty Dancing*. Tu vois la danse à la fin? Eh bien, aucune fille ne résiste à ça.

HUGO. – Ah ouais?

LAURINE. – Ouais.

HUGO. – Aucune?

LAURINE. – Aucune.

HUGO. – Laurine? Tu es un génie!

Hugo lui fait un gros bisou sur la joue et part en courant.

CLARA. – Et tu ne bouges pas! Je t'y prends, petit con, va, à coller de la peinture dans la piscine! Mais vous croyez quoi?

Qu'on ne vous verrait pas ? Vous, les jumeaux diaboliques, vous croyez que je ne vous ai pas vu boucher les chiottes avec le papier-cul ?

ALEXIS & ALICE. – Mais...

CLARA. – Vos gueules ! Et toi, là, avec ton colorant pour piscine à deux balles ! Et toi, avec ton pistolet en plastoc... Ah, vous êtes fière de vous, c'est ça ?

MARGOT. – Mais...

CLARA. – Je ne veux rien entendre ! De la peinture à l'eau, non, mais tu rigoles ! Une petite pluie et pof, terminé ! C'est de l'huile de vidange qu'il faut mettre, andouille ! C'est clair ? Il y en a chez le garagiste ! Et vous, là, ce n'est pas les chiottes qu'il faut boucher, c'est l'arrivée d'eau ! Et toi, de l'encre, tu mets dans ton pistolet ! Compris ? Mort aux campeurs !

TOUS. – Mort aux campeurs !

CLARA. – À bas le capital ! Vive la révolution !

TOUS. – Vive la révolution !

CLARA. – Exécution !

TOUS. – À vos ordres !

LAURINE. – Allez, allez... Une cuillère pour... Le Dalai-lama, une cuillère pour Saint-Gilles de Gidigule...

ESTHER. – Ça va ?

BAPTISTE. – Qu'est-ce qui lui arrive ?

ÉLOANE. – Anémie ? Overdose ? Coup de grisou ?

ESTHER. – On peut vous aider ?

BAPTISTE. – Parlez-nous.

ÉLOANE. – Qu'est-ce qui vous arrive ?

LAURINE. – Je dois finir ! Tous les finir !

ESTHER. – Pas de problème.

BAPTISTE. – On va vous aider.

ÉLOANE. – À vos cuillères.

ESTHER. – C'est très bon !

BAPTISTE. – Oh oui !

ÉLOANE. – Après, j'en prends un au chocolat.

RÉMI. – Mais ils sont périmés !

SAMUEL. – Pas tous ! Et puis il faut vivre dangereusement. Scout toujours ?

COLIN. – Prêt.

RÉMI. – Je refuse de manger ça ! Le scoutisme, ça devient n'importe quoi, avec vous ! Franchement, Esther, tu es le pire chef guide que j'ai jamais vu ! Et ferme la bouche quand tu manges, c'est dégoûtant !

SAMUEL. – Pas du tout, on est en plein dans l'esprit du scoutisme. Je ne sais pas pourquoi il faut manger tout ça, mais si ça peut aider. Hein, Colin ?

COLIN. – C'est super bon !

RÉMI. – Et vous comptez manger tout ça ? Et pourquoi faire ?

ESTHER. – Oh, ça va maintenant ! C'est pour l'aider ! Arrête de râler et prend une cuillère !

RÉMI. – Si je veux !

ESTHER. – Tu veux te battre, microbe ?

RÉMI. – Samuel, ton cure-dent, je te prie.

Rémi donne un coup à Esther sur le bras.

ESTHER. – Ah, je saigne !

RÉMI. – Et ça peut même s'infecter !

SAMUEL. – Ce n'est pas charitable.

ÉLOANE. – C'est juste une petite pique, arrête !

SAMUEL. – Rémi, tu n'es vraiment pas sympa ! Ce n'est pas scout !

BAPTISTE. – Non, ce n'est pas scout.

SAMUEL. – Tu as souillé mon cure-dent fétiche. Par ton acte barbare, il est désormais indigne de nos valeurs ! Tu vas me le payer !

ÉLOANE. – Uppercut ? Coup de pied ? Baffe dans la gueule ?

BAPTISTE. – À l'attaque !

37

Entre Hugo.

HUGO, à Clara. – Ne dis rien.

Il lance la musique de Dirty Dancing et danse.

CLARA. – Je suis lesbienne.

CHARLES. – Bon, alors, c'est quoi, cette histoire, là ? On fait la grève ? Ça ne va pas, non ? À votre âge ? Vous n'avez rien d'autre à foutre ?

ADRIEN. – Alors, c'est-à-dire que...

CHARLES. – C'est-à-dire que quoi ? C'est vous, le responsable ? C'est vous ?

ADRIEN. – Euh, eh bien c'est-à-dire que... Alors, on est ensemble et donc c'est...

CHARLES. – Bon, c'est vous. Alors, venez, on va parlementer.

ADRIEN. – Parlementer ?

CHARLES. – Oui. Causer, quoi. Allons, vous avez des revendications ?

ADRIEN. – Oui. Alors... (*À ses copains.*) Bon, j'y vais, hein, je reviens. Faites-moi confiance sur ce coup-là, faites-moi confiance...

CHARLES. – Ça vient, oui ?

ADRIEN. – Voilà.

CHARLES. – Mais putain, tu fous quoi, là, avec ton groupe de dégénérés ?

ADRIEN. – Alors, papa, déjà, ce n'est pas des dégénérés...

CHARLES. – Chut ! Je ne veux pas qu'ils sachent que je suis ton père ! Je ne veux pas qu'il se disent : « Le gamin qui fout la merde avec son groupe de fumeurs de haschich, c'est le fils du maire ! »

ADRIEN. – Mais papa...

CHARLES. – Pas « Papa » ! Pas « Papa » ! C'est pas « Papa » ! C'est « Monsieur » ! « Monsieur le maire » ! C'est clair ?

ADRIEN. – Oui. Alors, bon, monsieur le maire, voilà. On a besoin d'une augmentation.

CHARLES. – Pour quoi faire ?

ADRIEN. – Pour quoi faire ?

CHARLES. – Oui. Pour quoi faire, une augmentation ?

ADRIEN. – Eh bien, euh...

CHARLES. – Voilà ! Voilà, voilà ! Voilà ! Augmentation, augmentation. Le fric, quoi, hein ? Le fric, le pognon. L'argent. Il n'y a que ça qui vous intéresse. Et pour quoi ? Tu peux me dire pourquoi ?

ADRIEN. – Eh bien, euh...

CHARLES. – Et tes copains, ils peuvent me dire pourquoi ? Non, bien sûr que vous ne pouvez pas. Pas deux sous de cervelle, (*– montrant son crâne –*) complètement grillé là-dedans, rien, zéro, néant. Une augmentation, pour quoi ? Pour vous acheter des fringues à bas prix ?

ADRIEN. – Euh, non...

CHARLES. – Des chaussures ?

ADRIEN. – Pas du tout...

CHARLES. – Des téléphones dernier cri ?

ADRIEN. – Sûrement pas...

CHARLES. – Tout ça fabriqué par des gamins en Chine ou au Népal. Tu y as pensé à ça ?

ADRIEN. – Je...

CHARLES. – Non, tu n'y as pas pensé, ce serait trop beau. Oui, des gamins, des enfants, pas plus âgés que ceux dont tu es censé t'occuper. Et puis le travail des enfants, ce n'est pas le pire. Non, non, non ! Le pire, tu veux que je te le dise ? Le pire, ce sont les ours polaires.

ADRIEN. – Les ours ? Polaires ?

CHARLES. – Oui, les ours polaires. Tu les aimes bien, les ours polaires, hein ? Parce que les baskets que tu veux t'acheter, là, avec tes augmentations, elles n'arrivent pas toutes seules des ateliers du Pakistan...

ADRIEN. – Ah, non ?

CHARLES. – Non, non, elles prennent l'avion.

ADRIEN. – L'avion ?

CHARLES. – Et l'avion, pour t'apporter tes godasses, comment il fait, hein ?

ADRIEN. – Euh, il vole ?

CHARLES. – Il vole, bien sûr. Mais pour voler, comment il fait, hein ?

ADRIEN. – Il a des ailes ?

CHARLES. – Il pollue. Et il pollue méchamment. Et la pollution, ce n'est pas ta banquise, qu'elle fait fondre...

ADRIEN. – Ah, non ?

CHARLES. – Non, c'est la banque des ours. La banque de Roudoudou. Pfait, la banque. Pfait, Roudoudou. Roudoudou, tu te rappelles ? Ton petit ours blanc.

ADRIEN. – Roudoudou ?

CHARLES. – Oui. Roudoudou. Alors, réfléchis un peu. Réfléchis un peu avant de demander n'importe quoi.

ADRIEN. – Roudoudou... (*Se tournant vers son groupe.*) On ne peut pas... On ne peut pas parce que des ours polaires vont mourir si on fait ça.

CLARA, à Charles. – Deux euros de l'heure en plus. Au black. Et open bar. Ou on te pète tout, surtout ton inauguration.

CHARLES. – Un euro.

CLARA. – Un quatre-vingt.

CHARLES. – Un cinquante.

CLARA. – Un soixante-dix.

CHARLES. – Vendu.

